PRO FRIBOURG

209| Trimestriel | **2020-IV**

www.pro-fribourg.ch

ANTOINE-MARIE GACHET
(1822-1890)
Missionnaire, ethnographe, collectionneur

ANTOINE-MARIE GACHET
(1822-1890)
Missionnaire, ethnographe, collectionneur

ÉDITORIAL

Ethnographie et Missionnaires à Fribourg

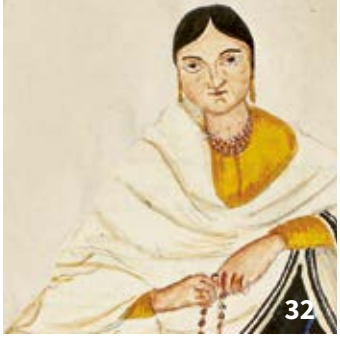
La vie et l'œuvre du Père Antoine-Marie Gachet, capucin, représentent la partie émergée de l'iceberg, pour reprendre un cliché, approprié dans ce cas, puisque c'est dans l'actuel Wisconsin en Amérique du Nord que ce Fribourgeois, Gruérien d'origine, passa cinq ans comme missionnaire auprès des Indiens Ménominies. Le contexte historique, aussi bien ecclésiastique, social que politique de la catholique Fribourg du milieu du XIXe siècle nous permet de mieux comprendre le monde dans lequel œuvra le P. Gachet.

En restaurant son Journal, illustré de merveilleux dessins, on ne pouvait ignorer la modeste mais prestigieuse collection ethnographique qu'il a constituée et qui, grâce à un album qui la répertorie, est rendue maintenant au public. Quelques aspects particuliers du séjour du Père Gachet sont également approfondis dans ce volume, à la lumière des réflexions de son Journal et du contexte historique et missionnaire de cette partie de l'Amérique du Nord.

Mentionner cette collection nous incite à mentionner également les autres collections ethnographiques fribourgeoises oubliées, confiées au Père Wilhelm Schmidt (1868-1954), le premier ethnologue à enseigner à l'Université de Fribourg. Ancien directeur du Musée missionnaire ethnologique du Vatican, le P. Schmidt se voit offrir en 1942 une Chaire à l'Université, à la demande du pape Pie XI qui avait recueilli Schmidt à Rome, mis aux arrêts domiciliaires en 1939 par la Gestapo à Mödling, près de Vienne où il repose. Ce sont Mgr Besson, évêque du Diocèse, et Joseph Piller, directeur de l'Instruction publique, qui furent ses parrains.

On ne dira pas que ces collections, héritées directement ou indirectement de divers voyageurs, missionnaires, professeurs à la Chaire d'ethnologie, collectionneurs et donateurs, passionnèrent les milieux culturels fribourgeois, sauf à savoir quoi faire de ces objets encombrants, renvoyés d'un dépôt à l'autre au cours des années avant d'être finalement recueillis par le P. Schmidt. Et ce manque d'intérêt continue, puisque, confiées depuis 2014 à l'Association Pro Ethnographica, les collections devraient maintenant quitter, sans autre domicile en vue, les anciennes prisons du château de Bulle. Celles-ci avaient été gracieusement mises à sa disposition, après que Pro Ethnographica eût libéré les caves de l'Université à Miséricorde de ces objets décidément encombrants.

Adrian Holderegger et François Ruegg



IMPRESSUM

Éditeur
PRO FRIBOURG
Route de la Glâne 26
1700 Fribourg
info@pro-fribourg.ch
redaction@pro-fribourg.ch
CCP 17-6883-3
IBAN CH30 0900 0000 1700 6883 3
BIC POFICHBEXXX
www.pro-fribourg.ch

Cotisation annuelle
donnant droit à la revue trimestrielle

Ordinaire:	CHF 66.–
De soutien:	CHF 99.–
AVS:	CHF 55.–
Etudiants, apprentis:	CHF 44.–

Responsable de la publication
Mélanie Rouiller

Rédaction
Adrian Holderegger, Fanny-Iona Morel, Fabien Python, Francis Python, François Ruegg

Conception et mise en page
Caroline Bruegger, Fribourg

Impression
Stämpfli SA, Berne

Tirage: 2000 ex.
Prix: 25 francs
ISSN: 0256-1476

A noter que les dons versés en faveur de PRO FRIBOURG, hors cotisation, sont déductibles des impôts, selon l'alinéa 34a de la Loi sur les impôt cantonaux. Notre mouvement, considéré d'utilité publique et à but non lucratif est exonéré d'impôt. Le cumul des dons d'un contribuable doit être supérieur à 100 fr. par année fiscale pour que celui-ci puisse les déduire de son revenu.

SOMMAIRE

3 Éditorial

Biographie

4 Antoine-Marie Gachet, une vie de missionnaire
Adrian Holderegger

Histoire

20 L'histoire fribourgeoise en arrière-fond
Francis Python

Identité

32 L'identité culturelle au sein de Keshena
Fanny-Iona Morel

Étude

44 Un livre incontournable sur Marie-Antoine Gachet
Adrian Holderegger

Musée

58 La collection du Père Gachet et l'énigmatique «Musée ethnographique» fribourgeois
Fabien Python

Collection

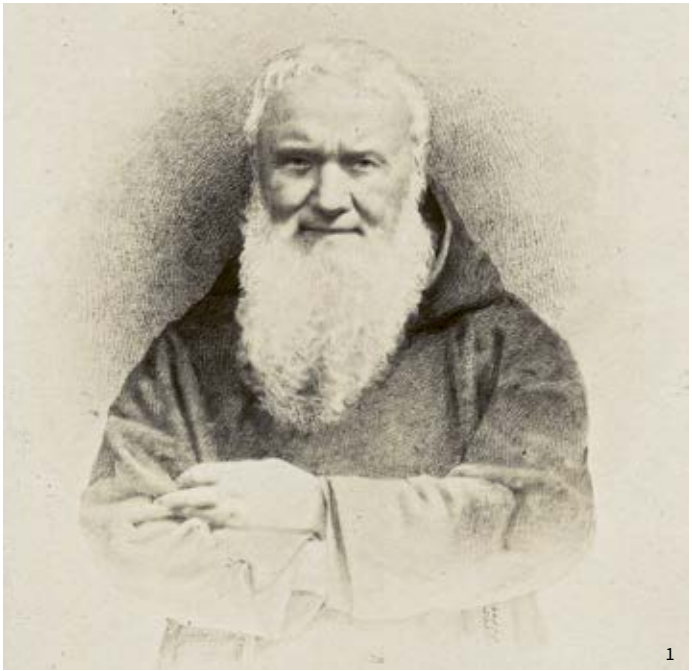
72 Joyau des collections ethnographiques missionnaires de Pro Ethnographica
François Ruegg

84 Soutiens

BIO
GRAPHIE

Antoine-Marie Gachet, une vie de missionnaire

Adrian **Holderegger**, OFMCap



1 Capucins de Fribourg

Adrian Holderegger, capucin, professeur émérite d'éthique théologique à l'Université de Fribourg a effectué, au cours de sa carrière, divers séjours de recherche et d'enseignement à l'étranger, notamment au Kennedy Institute de l'Université de Georgetown à Washington, à la GTU à Berkeley en Californie, à la Sorbonne de Paris et à l'Université McGill à Montréal. Il est également «ambassadeur de paix» à l'ONU.

2

Capucins de Fribourg | Pro Fribourg

Antoine-Marie Gachet[1] est né le 8 avril 1822 à Fribourg, en Basse-Ville; il est originaire de Gruyères. Doué pour les études, le jeune homme entre au collège Saint-Michel, fondation des jésuite en ville, où il se passionne d'emblée pour les langues, la littérature et les autres cultures. Il y apprend si bien les langues anciennes qu'il lit bientôt couramment les textes latins et grecs en langue originale. L'évêque Anastasius Hartmann, son futur supérieur, lui-même polyglotte, s'exprimera plus tard dans les termes les plus élogieux sur le don pour les langues et les connaissances linguistiques extraordinaires de son confrère et collaborateur. Au collège il fut le condisciple d'un futur confrère de son Ordre qui s'est fait un nom: le Père Apollinaire Deillon auteur d'importants travaux historiques, au nombre desquels un Dictionnaire historique et statistique des paroisses fribourgeoises.

Antoine-Marie Gachet entre comme novice chez les capucins de Fribourg en automne 1841 à l'âge de 19 ans. En 1846, après cinq ans d'études de philosophie et de théologie, il est ordonné prêtre. Quelques années plus tard, la direction provinciale le nomme gardien et maître des novices à Fribourg (1853-1855). Se voir confier une telle charge aussi jeune est pour le moins inhabituel, même pour l'époque! Cependant, le vœu le plus cher d'Antoine-Marie Gachet est de devenir missionnaire. Pour s'y préparer, il entreprend d'étudier l'hébreu auprès de Christophore Cosandey (1818-1882), futur évêque de Lausanne[2]. Si cela peut sembler surprenant, il faut savoir que, selon la conviction de son temps, l'hébreu était une langue ori-

1. Portrait du Père Antoine-Marie Gachet OFMCap (1822-1890).

2. L'écriture fine du Père Antoine-Marie Gachet, double page de son œuvre manuscrite et richement illustrée «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire» 1857-1862.

Capucins de Fribourg

ginelle, dont toutes les langues courantes avaient miraculeusement gardé des traces. En apprenant l'hébreu, Gachet pensait sans doute accéder plus facilement aux idiomes des peuples qu'il allait rencontrer.

Une première mission

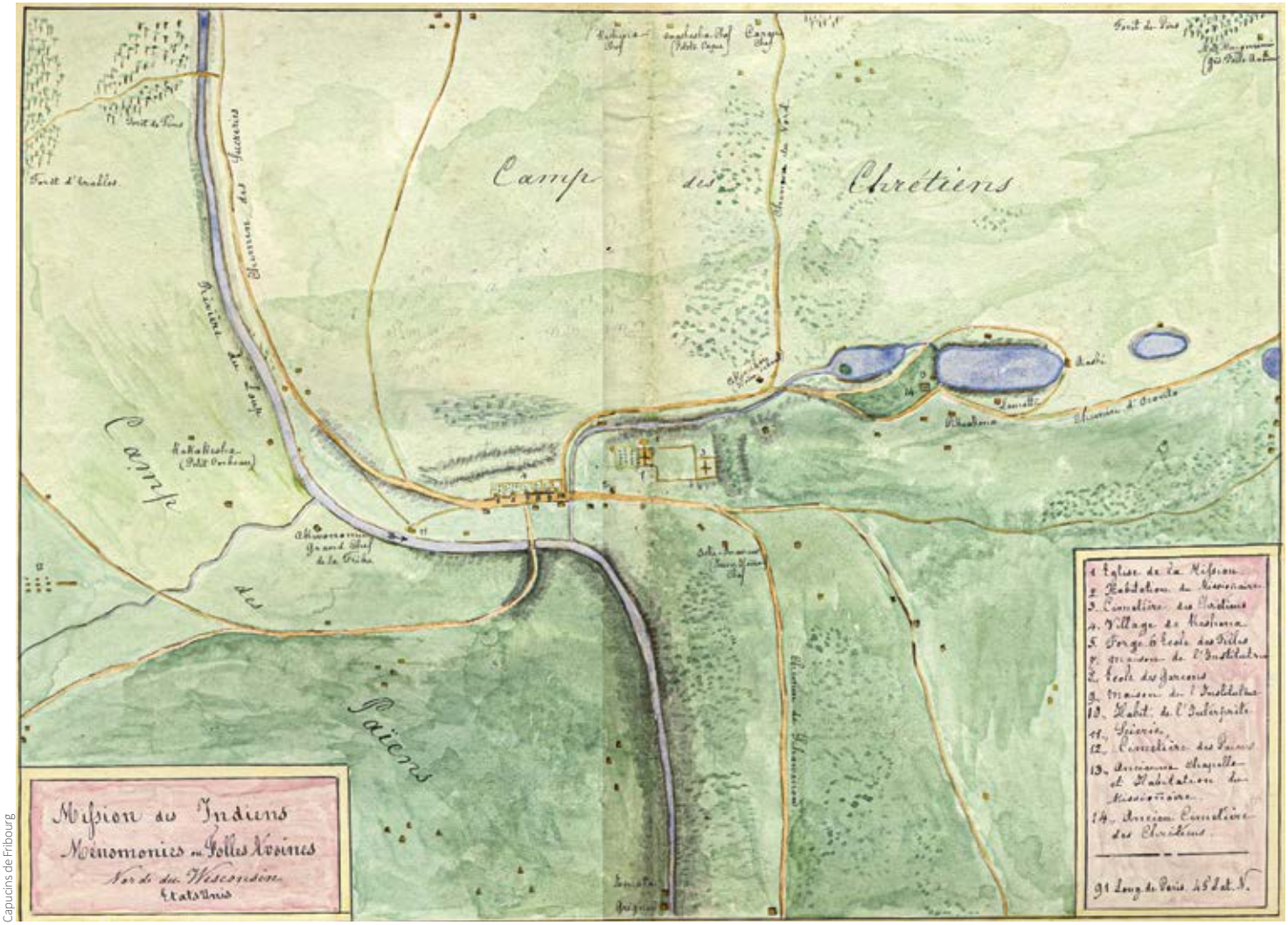
En 1857, sur ordre de son supérieur et alors qu'il ne s'y attend guère, Gachet est envoyé comme missionnaire en Amérique du Nord, dans le Wisconsin. Là, il prend une part importante à la création d'une province des capucins à Mont Calvaire. Sa mission consiste à animer le premier couvent des capucins, en tant que gardien et maître des novices. Ce couvent avait été fondé par deux prêtres séculiers: Gregor Haas (plus tard P. Bonaventura) et Johann Frey (plus tard P. François)[3]. L'un des deux avait voulu entrer dans la Province suisse des capucins, mais sa demande avait été refusée. Il sera toutefois accepté dans l'Ordre par la suite, à la faveur d'une intervention surprenante du Ministre général de l'Ordre. Comme nous lisons dans le journal d'Antoine-Marie Gachet «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire»[4], la vie communautaire n'allait pas sans tensions ni divergences de vues. Ses fréquentes absences du couvent – il en était quand même le gardien – ont sans doute contribué à la rupture d'avec la communauté une année et demie plus tard. Un chroniqueur de l'Ordre enjolive quelque peu la réalité en avançant que la raison exclusive du départ d'Antoine-Marie Gachet était le nombre croissant de frères; un effectif suffisant pour le développement de la communauté et de la Province.

En 1859, le Père Gachet s'installe dans la réserve Keshena (Wisconsin) à l'ouest des Grands Lacs d'Amérique du Nord, pour apporter le message de la foi chrétienne aux Ménominies de la région. Il avait à l'évidence l'intention de partager le quotidien de ce peuple de chasseurs-cueilleurs. Le choix du capucin de vivre la vie très simple des indigènes, une vie réduite à l'essentiel, traduit une conception de l'apostolat franciscain. En effet, les missionnaires vivaient généralement dans des postes avancés, appelés stations missionnaires, dotées des commodités d'usage, d'où ils menaient leurs activités pastorales. Un autre trait distinctif d'Antoine-Marie Gachet était l'intérêt spécifique – disons scientifique –, qu'il portait à son entourage, aux structures sociales, aux us et coutumes des Ménominies, mais aussi à la géographie de la région, à sa nature, sa faune et sa flore. Il avait cette «faculté extraordinaire» (A. Rotzetter) de décrire fidèlement le monde et «toutes ses choses». Son talent de dessinateur l'aidait à illustrer les récits et les descriptions, ainsi que les objets de la «culture matérielle» des Ménominies. À certains égards, Gachet n'est pas sans rappeler le génial voyageur-explorateur et naturaliste allemand Alexander von Humboldt (1768-1859), qui illustrait et commentait lui-même la nature et la culture du Nouveau Monde dans ses célèbres récits de voyages. On peut penser que notre missionnaire connaissait ses œuvres.

Un travail pastoral efficace

Les débuts de l'activité missionnaire chez les Ménominies remontent à l'année 1669, lorsque des indigènes rencontrent le Père jésuite français Claude Allouez, en voyage de reconnaissance[5]. L'annonce de la présence de plusieurs peuples «sauvages» à l'ouest des Grands Lacs avait en effet ouvert aux

Carte peinte par Antoine-Marie Gachet. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire», 1857-1862.



Capucins de Fribourg

jésuites de nouvelles perspectives d'évangélisation en «Nouvelle-France». Cependant, l'intense travail des jésuites s'achève en 1684 déjà. Cette fin relativement rapide s'inscrit dans la période tardive de leurs missions, marquée par la perte de leur grande influence politique et sociale. Hormis des visites sporadiques de missionnaires dans ces contrées, surtout auprès de la population «blanche» d'ascendance franco-canadienne, l'intérêt des missions pour la population indigène reprend à partir des années 1820, en lien avec le nouvel élan donné par l'église suite à la création de «L'œuvre de la propagation de la foi», fondée à Lyon par une laïque, Pauline Jaricot, en 1822. La collecte d'un sou par semaine – même dans le canton de Fribourg, l'œuvre a pu soutenir les missionnaires dans tous les continents. Dès lors, différents ordres et congrégations s'engagent à tour de rôle dans la région des Ménominies, avec des succès mitigés. Mentionnons comme figures marquantes le Père sulpicien français Gabriel Richard (1823, premier nouveau contact avec les Ménominies), le dominicain italien Samuele Mazuchelli (jusqu'en 1834)[6] et le prêtre belge Florimond Bonduel (jusqu'en 1854). Lorsqu'Antoine-Marie Gachet reprend la mission ménominie, en 1859, elle se trouve dans un piètre état et n'est plus guère vivante. L'arrivée du capucin tombe en outre dans une «période troublée», déclenchée par la mort du chef Oshkosh et marquée par des altercations entre la population autochtone et les représentants du gouvernement central ainsi que par des querelles entre tribus.

Antoine-Marie Gachet se met au travail avec ardeur, tant et si bien qu'en octobre 1860 déjà, il peut présenter à son évêque Johann Martin Henni, du diocèse de Milwaukee, une communauté florissante. On se demande encore aujourd'hui comment il a pu mener à bien simultanément son travail pastoral et ses études ethnographiques et linguistiques.

Après le départ des capucins, la mission se retrouve à nouveau orpheline. Il se peut que les ordres et congrégations aient individuellement poursuivi des objectifs ecclésiastiques et stratégiques différents. Il serait intéressant de savoir dans quelle mesure la fondation du Mont Calvary, confiée à la Province suisse des capucins avec l'envoi de Gachet, s'inscrivait dans une stratégie d'évangélisation globale de la Maison générale des capucins à Rome, ou si elle était bien plutôt le résultat d'une décision épiscopale. Seules les archives de la Curie générale des capucins à Rome et celles de la Congrégation pontificale «Propaganda Fide» pourraient sans doute nous éclairer sur ce point.

Un texte inestimable

Pendant son séjour relativement bref (1859-1862) à Mount Calvary, le Père Gachet rédige non seulement une grammaire de l'algonquin (la langue des Ménominies), qui sera importante pour la recherche[7], mais aussi une sorte de journal dans lequel il relate, dans une écriture filiforme difficile à déchiffrer, les faits et gestes de la vie missionnaire en cours d'année, ainsi que les liens culturels et sociaux d'une communauté réduite à quelques milliers d'individus, le tout richement illustré par des dessins à la plume et à l'aquarelle. Gachet fait figure d'exception en maîtrisant la langue des indigènes au point de pouvoir

Mission des Indiens de Ménominie, nord du Wisconsin, Amérique du Nord. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

Cueille du Mango.

Quinze des nos orphelines que j'avais préparées pour une fête extraordinaire recurent la confirmation. Le nombre des orphelines à confirmer était plus grand. Les demoiselles du pensionnat recurent également ce sacrement. Grand nombre de ces filles étaient des converties. Une dame anglaise qui avait fait son abjuration la veille fut confirmée. Pendant les dépêmes on nous amena deux petites Indiennes, filles, l'un d'eux 7 à 8 ans, l'autre de 8 ans. La femme se faisant vendre, et la mère de ces enfants, qui habitait les collines du Sud, ne voyant plus de moyens pour subsister elle ne pouvait plus nourrir ses enfants, les amena à Bon Repos pour les vendre. Sous les yeux du gouvernement Anglais qui se fait gloire d'avoir supprimé l'esclavage dans toutes ses colonies, la traite indienne des hommes et des enfants est pratiquée ici. La mère d'une de ces filles proposa ses enfants à un Brahmine qui leur pressa la 10 roupies. Le marché était sur le point d'être conclu, lorsque heureusement un de nos domestique, payen lui-même, fit avertir à la femme qu'elle tenait mieux ses enfants en les vendant à Christian Salick (missionaire) par lequel ils seraient bien traités, tandis que le Brahmine en ferait ses esclaves. Cette observation gagna cette femme qui avait encore quelques sentiments maternels. Les pauvres enfants furent amenés au couvent, et la mère se repentant les reçut pour le prix de 10 Roupies. — Les deux enfants avaient encore la longueur de cheveux au sommet de la tête, par le moyen de laquelle un génie bienfaisant les saisit à leur mort pour les transporter au ciel. —

23

1

Capucins de Fribourg

Capucins de Fribourg

2

Dessins d'Antoine-Marie Gachet, «Journal d'un missionnaire. Cinq ans en Asie» (Indes orientales – 1863-1868).

1.Cueillette des mangues.

2. Étude ornithologique.

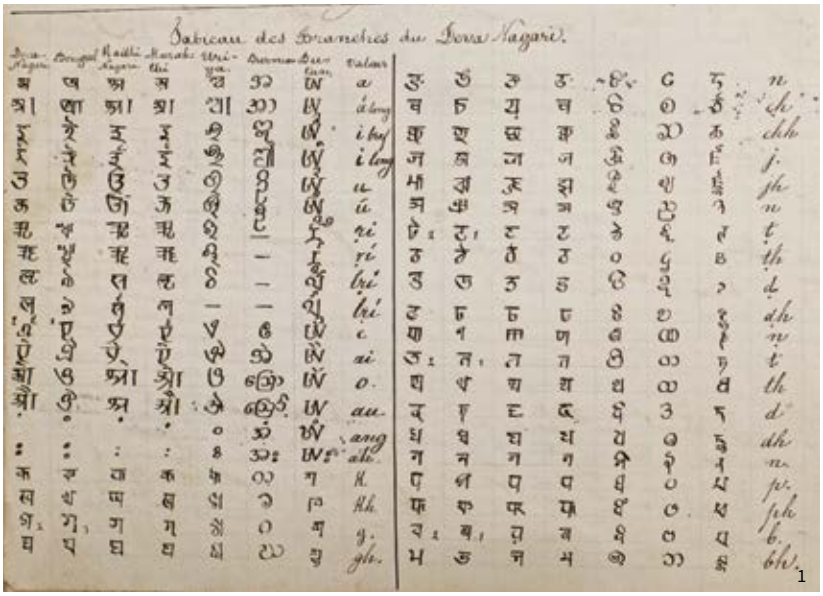
prêcher dans cet idiome. Les missionnaires qui l'avaient précédé recouraient généralement à un interprète. Il a notamment traduit en algonquin des textes bibliques pour la liturgie et la catéchèse. Son journal «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire» avec des dessins d'objets et de scènes, décrits et interprétés dans le texte, demeure à ce jour une source extrêmement importante pour l'étude d'une tribu amérindienne.

Antoine-Marie Gachet fait don de sa collection ethnographique[8] au Musée de sa ville natale, qui englobait déjà des collections pareilles issues de l'art et de la tradition populaire. En atteste la lettre de remerciement de la Direction de l'instruction publique, datée du 28 novembre 1860, adressée au gardien du couvent des capucins[9]. On ne peut aujourd'hui que se perdre en conjectures sur ces objets – il y en aurait eu 44 – et sur ce qu'ils sont devenus.

En mai 1862, Antoine-Marie Gachet est envoyé inopinément en Inde comme secrétaire de l'évêque capucin vieillissant Anastasius Hartmann. Le provincial suisse des capucins n'avait pas hésité à désigner Gachet pour cette tâche, celui-ci lui paraissant le plus apte à assister l'évêque dans sa correspondance, vu ses capacités linguistiques. Gachet parle en effet couramment le français, l'allemand, l'italien, l'anglais, l'idiome ménominie et, plus tard, l'ourdou indien. Il n'est pas tout à fait clair si ce transfert à Patna, la capitale de l'État du Bihar dans le nord-est de l'Inde, s'est opéré à la demande de l'intéressé ou s'il avait simplement obéi à un ordre. Toujours est-il qu'il aurait lui-même demandé à ses supérieurs religieux de changer de lieu de mission alors qu'il était encore en Amérique du Nord, même si ses motifs demeurent obscurs. Ces raisons étaient-elles internes à l'Ordre ou son esprit curieux aspirait-il à découvrir et explorer des mondes nouveaux?

Il écrit dans ses mémoires: «J'avais été désigné pour remplir cette belle mission. Cette nouvelle fut pour moi comme un coup de tonnerre par un ciel serein. Je me voyais arraché tout à coup à un genre de vie qui avait pour moi tant d'attraits. Quel changement total dans mon existence! Sous le rapport de la distance, j'allais passer, littéralement parlant, d'un bout du monde à l'autre… au point de vue religieux, je quittais une population dont les croyances religieuses approchent du théisme pour aller évangéliser une nation ensevelie dans l'idolâtrie la plus crasse»[10].

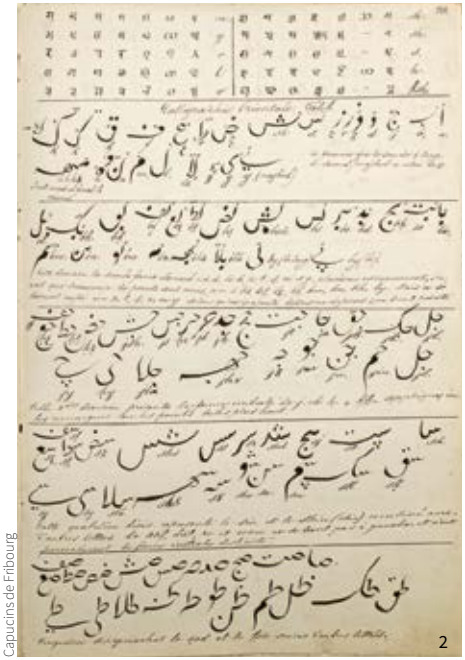
Quoi qu'il en soit, à la mi-mai 1862, il arrive en Suisse d'où il repart aussitôt pour Rome afin de se préparer à sa nouvelle fonction. Dans son «Journal indien»[11], il parle de son séjour à Rome avec un enthousiasme perceptible et décrit les nombreux monuments, églises et couvents de la capitale italienne du point de vue d'un amateur d'art. L'audience chez le pape Pie IX, en particulier, le marque profondément et le conforte dans sa nouvelle tâche. En janvier 1863, à Civitavecchia, il monte à bord d'un paquebot qui le conduit en Inde après un court séjour en Égypte. Le 20 avril 1863, il est reçu par son évêque dans la petite ville de Coorje dans l'État du Bihar et immédiatement introduit à son travail de secrétaire et d'administrateur des orphelinats du diocèse.



1

Capucins de Fribourg

Capucins de Fribourg



Capucins de Fribourg

2

Antoine-Marie Gachet accordait une grande importance à l'apprentissage des langues. «Journal d'un missionnaire. Cinq ans en Asie» (Indes orientales – 1863-1868)

1. Exercice de translittération entre les différentes branches du Deva Nagari et le français.

2. Transcription de la calligraphie orientale Talik.

Antoine-Marie Gachet au centre des orphelins de la résidence épiscopale de Patna, Inde, ca 1865.

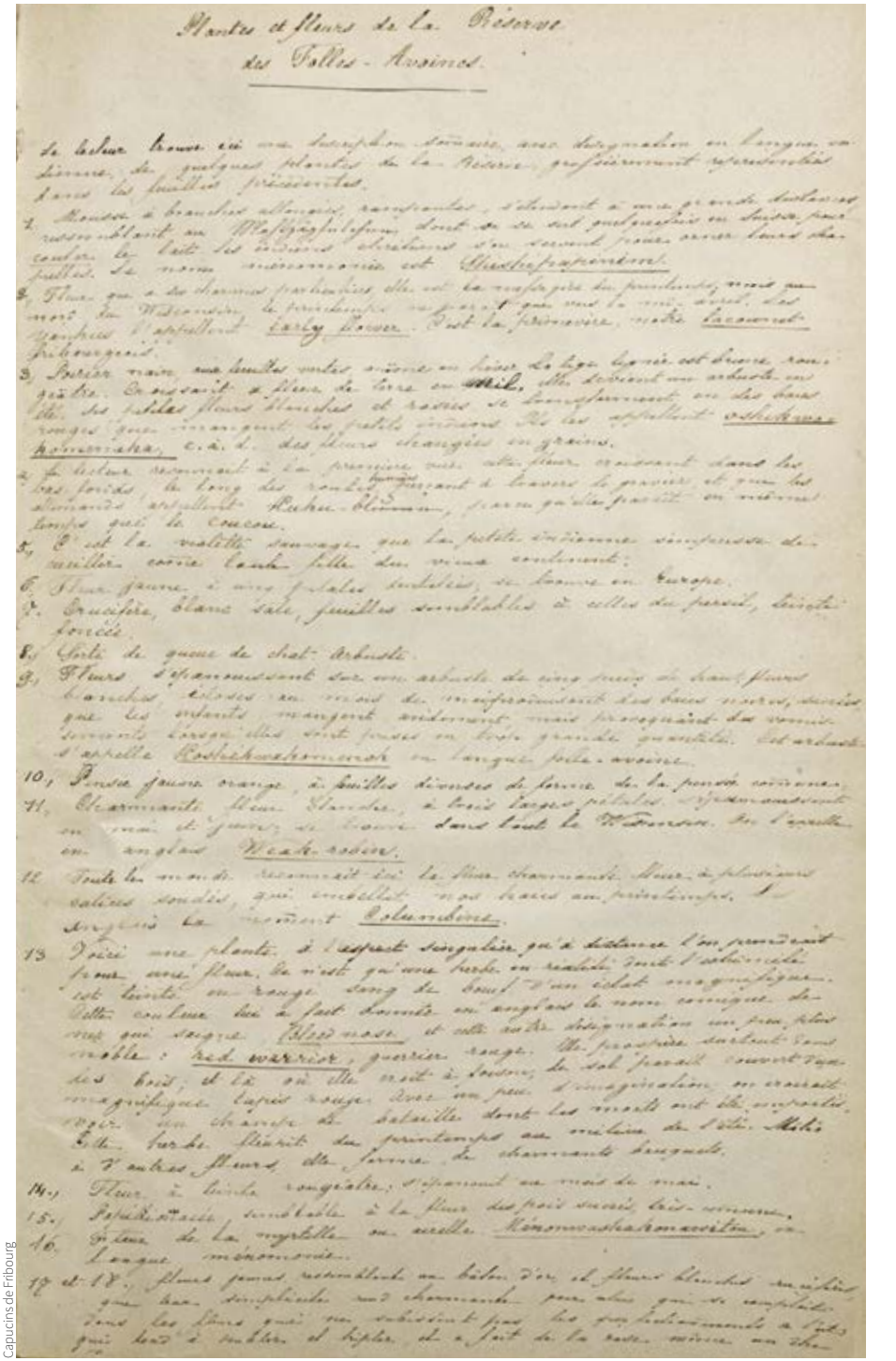
Une mission indienne délicate

Travailler dans une curie épiscopale, c'est non seulement composer avec les mérites et les limites de son supérieur, mais aussi faire face aux multiples problèmes pastoraux et politiques d'un diocèse. Antoine-Marie Gachet décrit son supérieur dans une biographie détaillée de 230 pages, qui a été publiée en 1876 aux éditions St-Paul à Fribourg. Les deux hommes se voient confrontés à une réalité religieuse et coloniale complexe, qui a peu à voir avec celle que le missionnaire capucin a connu dans le Wisconsin. Ils trouvent ici un christianisme schismatique, des conflits religieux entre hindous, musulmans et chrétiens, des conflits entre la population et l'Empire colonial britannique. Il décrit tout cela dans son journal avec sa méticulosité habituelle. Malheureusement, ces notes n'ont pas encore fait l'objet d'une étude théologique et historique approfondie.

En Inde aussi, en plus d'une charge de travail considérable, Antoine-Marie Gachet étudie l'histoire, la situation socioreligieuse et politique, la géographie et la nature de son nouveau pays d'accueil. Son intérêt porte cependant surtout sur des problèmes philologiques. Il s'interroge par exemple sur la cohésion interne des langues indogermaniques en se basant sur une comparaison tabulaire de sept langues indiennes (deva nagari, bengali, kaithi, marathi, oriya, birman et bhoutani)[12]. Fervent admirateur de la langue officielle du pays, l'ourdou, qu'il parlera d'ailleurs à la perfection, il entreprend de l'étudier de manière approfondie. Son engouement pour cette langue s'exprime très bien dans la citation suivante: «l'hindoustani ou mieux l'ourdou, qui est composé de l'hindi, du sanskrit, de l'arabe et du persan, est la langue officielle du pays. Elle allie une grande force d'expression à un système grammatical d'une merveilleuse simplicité. On pourrait dire que c'est le français d'Inde: comme en Europe tous ceux qui ont une certaine éducation parlent français, en Inde tous ceux qui ont une certaine éducation parlent ourdou»[13]. Son écrit «Calligraphie Orientale: Talik», dans lequel il documente le développement en Inde du *talik*, un style calligraphique arabo-islamique créé en Iran au Xe siècle, est un témoignage impressionnant de son don exceptionnel pour les langues[14]. Dans une présentation de plusieurs pages, Gachet entreprend de traduire cette écriture en caractères phonétiques occidentaux, en expliquant à chaque fois la signification des points, des boucles et des traits d'écriture – un travail qui présuppose un grand intérêt pour les langues orientales et leur étude approfondie. Antoine-Marie Gachet prend pour maître de langues un musulman indien, qui enseignait le persan aux enfants[15].

Épilogue entre Sion et Fribourg

En avril 1868, Antoine-Marie Gachet assiste à la «mort héroïque» de son évêque, atteint du choléra[16]. Peu de temps après, il entame son voyage de retour, lui-même affecté dans sa santé, à bout de force. Le pape Pie IX qui l'avait reçu en audience peu avant son départ pour l'Inde veut le nommer évêque du diocèse de Patna-Bombay pour succéder à Anastasius Hartmann, mais il refuse. Il refuse également la proposition du Ministre général de prendre un poste de professeur de langues au collège missionnaire «Saint Fidelis de Sigmaringen», à Rome, de même que l'offre de l'État de Fribourg de diriger le collège de Saint-Michel. Et certains le voyaient même comme évêque du diocèse de



Plantes et fleurs de la Réserve
des Folles-Avoines.

1. La belle Rose ici est un simple domaine, avec dénomination en langue sauvage, de quelques plantes de la Réserve, profusément répandues dans les feuilles précédentes.
2. Mousse à branches allongées, rampantes, s'étendant à une grande distance et ressemblant au Wolfsfußlycopodium dont on se sert quelquefois en Suisse pour couvrir le lait les indiens chrétiens s'en servent pour orner leurs chapelles. Le nom ménomonie est Shishepaqonenak.
3. Fleur qui a des charmes probables. Elle est la surprise du printemps, mais au mois de Wisconsin, le printemps n'apparaît que vers la mi-avril. Les Yankees l'appellent Early flower. C'est la primevère, mais beaucoup plus élégante.
4. Poirier nain, une toutes petites oranges en baies. La baie bonne est brune, rouge, gâtée. On en avait à Fleur de terre en Mich. Elle devient un arbuste en Wis. Ses jolies fleurs blanches et roses se transforment en des baies rouges que mangent les petits oiseaux. Les les appellent Ostikwaw pomomaka, c.à.d. des fleurs changées en grains.
5. La belle reconnaît à la première vue, elle fleurit dans les bois forêts, le long des ruisseaux, servant à laver le gravier, et que les sauvages appellent Pukin-blossom, parce qu'elle paraît en même temps que le coucou.
6. C'est la violette sauvage que la petite indienne cueillera de bonne heure comme l'une des premières.
7. Fleur jaune à cinq pétales entières, se trouve en Europe.
8. Crucifère, blanc sale, feuilles semblables à celles du persil, tiges foncées.
9. Sorte de queue de chat arbuste.
9. Fleurs s'épanouissant sur un arbuste de cinq pieds de haut, fleurs blanches, odorantes au mois de mai, fréquentant des baies noires, dentées que les indiens mangent ordinairement, mais prétendent des vomissements lorsque elles sont prises en trop grande quantité. Cet arbuste s'appelle Kostekwakomenak en langue folle-avoine.
10. Pensée jaune orange, à feuilles étroites de forme de la pensée commune.
11. Charmante fleur blanche, à très larges pétales, s'épanouissant en mai et juin, se trouve dans toute le Wisconsin. On l'appelle en anglais Weak-root.
12. Toute le monde reconnaît ici la fleur charmante, fleur à plusieurs calices soudés, qui émaillent nos bois au printemps. Les Sioux la nomment Polumbowe.
13. Voici une plante à l'aspect singulier, qu'à distance l'on prendrait pour une fleur. Ce n'est qu'une herbe en réalité. Toute l'extrémité est teinte en rouge sang de bout d'un éclat magnifique. Cette couleur lui a fait donner en anglais le nom comique de Blood root et cette autre dénomination un peu plus noble : Red warrior, guerrier rouge. Elle prospère surtout dans les bois ; et là où elle croît à foisons, le sol paraît couvert d'un magnifique tapis rouge. Avec un peu d'imagination on croirait voir un champ de bataille dont les morts ont été emportés. Elle hâte l'éclat du printemps au milieu de l'été. Mais à l'entrée fleurs de forme de charmante bouquet.
14. Fleur à tiges rougeâtres, s'épanouit au mois de mai.
15. Petite ombelle, semblable à la fleur des pois sucrés, bois-mineur.
16. Fleur de la myrtille ou mielle Menomonashakomenaw, en langue ménomonie.
17 et 18. Fleurs jumeaux ressemblant au bâton d'or, et fleurs blanches inférieures, plus simples mais charmantes pour elles qui se complètent dans les fleurs qui ne subsistent pas, les pétales ne sont qui tient à nubles et triples et a fait de la rose mince un che-

Plantes et fleurs de la réserve indienne des Ménominies, observation botanique du Père Antoine-Marie Gachet. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

Capucins de Fribourg

Capucins de Fribourg

Lausanne et de Genève. Au lieu de cela, il assume diverses tâches au sein de la Province suisse des capucins, probablement avec des forces réduites, notamment comme gardien à Fribourg (1872-1875), comme professeur de théologie au couvent des capucins à Sion et comme prédicateur dans les deux cathédrales de Fribourg et de Sion.

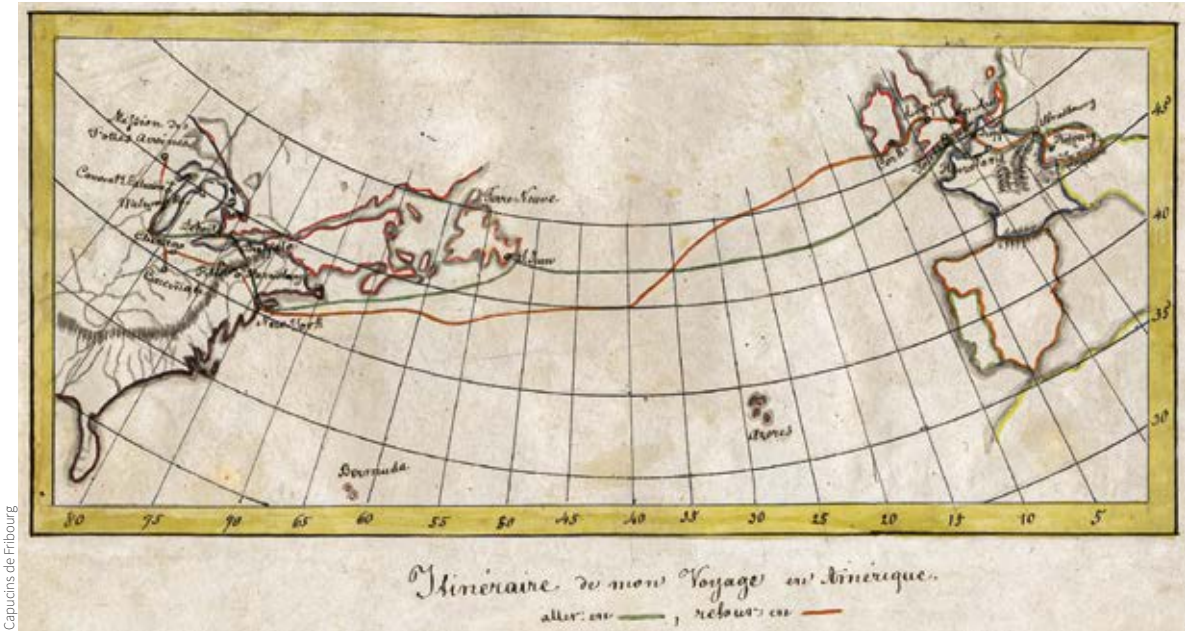
Pendant une bonne vingtaine d'années après son retour, il joue un rôle décisif dans la vie religieuse et politico-culturelle de la ville de Fribourg avec ses prédications et ses écrits. Mentionnons en particulier «La vie d'un solitaire Chartreux» (vers 1875), illustrée et colorée avec art, qui ne sera finalement jamais publiée. Il s'agit de la biographie romancée du célèbre Dom Herman de la Part-Dieu, l'ancienne Chartreuse près de Bulle. Mentionnons également son texte manuscrit en deux parties «De l'Eloquence» (1885), qu'il a probablement utilisé pour ses cours de théologie au couvent des capucins à Sion. Antoine-Marie Gachet meurt le 1er février 1890 dans sa ville natale de Fribourg. *La Liberté* du 7 février 1890 écrit dans une nécrologie: «Ce bon Père Capucin (qui) a été l'une des gloires de son Ordre et l'un des hommes marquants du canton de Fribourg en notre siècle».

– Cf. Adrian Holderegger, Fünf Jahre in Amerika: Ein Freiburger Kapuziner bei den Indianern, in: Freiburger Geschichtsblätter, Vol. 96 (2019), p. 243-255; Adrian Holderegger, Neubewertung des Freiburger Kapuzinermissionars Antoine-Marie Gachet. Zur Publikation von Sylvia S. Kasprycki über Gachet's fünf Jahre Tätigkeit Menominee-Mission in Amerika, in: Helvetia Franciscana, Vol.48 (2019) 150-170.

« Ce premier hiver passé dans le Nouveau-Monde me rappelle ce que j'avais lu sur la rigueur de l'hiver au Canada, dont la latitude est la nôtre. Les arbres de nos forêts se plaignent hautement du froid qui nous éprouve, par d'horribles craquements. Aucune chaîne de montagnes ne nous abritant au nord, Borée, campé derrière ses grands lacs, souffle impunément de nos côtés. Je plains le sort du bétail qui, dans ces colonies récemment installées, se trouve la nuit presque sans abri. C'est pitié de voir, au lever du soleil, les pauvres bêtes, l'épine dorsale couverte de givre, se tourner vers l'astre du jour, et attendre dans une immobilité parfaite, que les premiers rayons leur aient un peu réchauffé les flancs. Nos armaillis fribourgeois auraient le cœur serré en les voyant. Voyez aussi ces poules engourdies, ce coq profondément humilié: barbes et crêtes, tout est gelé.

Du froid à la pauvreté la distance n'est pas grande. Dans cette solitude que de privations, que de manque de ressources! Mais peut-on être les vrais enfants du pauvre d'Assise et ne manquer de rien? – Puis les embarras et les soucis inséparables de l'installation et de l'organisation d'une maison religieuse! Que je commence à mieux comprendre cette parole de saint Paul: Foris pugnae, intus timore (combat au-dehors, craintes au-dedans). Que d'autres croix, mais la discrétion ne me permet pas d'en faire au su et vu de tout le monde la fête d'invention ou celle d'exaltation! Croix qui font plus souffrir que le froid et la pauvreté!»

Extrait du livre
Cinq ans en Amérique,
Journal d'un missionnaire
Fribourg, 1890



Capucins de Fribourg

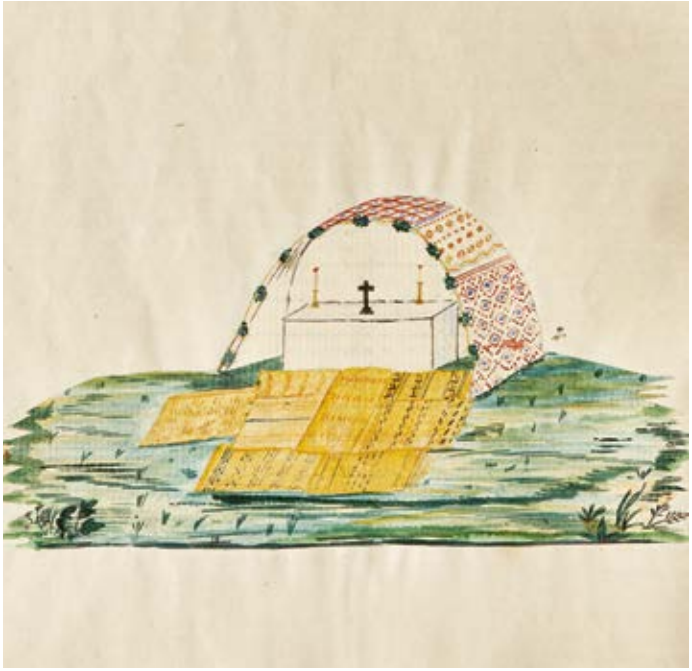
Carte représentant le trajet aller et retour d'Antoine-Marie Gachet.
«Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire», 1857-1862.

1 Cf. Thomas Henkel, Art. Antoine-Marie Gachet, dans: Dictionnaire historique de la Suisse (version électronique).
2 Détail trouvé dans: Louis Grangier, Nécrologie, in: Nouvelles Etrennes Fribourgeoises, 25 (1981) 77-79.
3 Cf. Christian Schweizer, Mount Calvary und Wesemlin Luzern. Kapuziner auf Mount Calvary in den USA und der Bezug zur Schweiz, in: Helvetia Franciscana 36 (2007) 94-109.
4 Antoine-Marie Gachet, Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire, Fribourg 1890 (édité en 25 exemplaires seulement). Les deux premières parties («Parmi les faces-pâles» et «Parmi les peaux-rouges») rapportent les expériences faites avec les Américains «blancs» et «rouges», la troisième partie («Origines Américaines») donne une comparaison à large échelle des cultures de l'Ancien et du Nouveau Monde. Ces écrits ont été publiés par épisodes successifs sous le titre «Cinq ans en Amérique» dans: Revue de la Suisse catholique, 1892-1890.
5 Cf. Sylvia Kasprycki, Die Dinge des Glaubens. Menominees und Missionare im kulturellen Dialog. 1830-1880, (Ethnologie Bd. 23), Münster 2006, p. 20-55.
6 Les souvenirs et les observations ethnographiques de Mazzuchelli, imprimés à Milan en 1844 et qui sont une «source extrêmement abondante» (Kasprycki) pour la reconstruction de la vie et de l'œuvre des missionnaires, ont servi de modèle et de source d'inspiration pour le journal de M.-A. Gachet.
7 Voir la présentation et l'éloge de Blaise Favre OFMCap., La grammaire de la langue ménominie du P. Antoine-Marie Gachet, dans: Anthropos. Internationale Zeitschrift für Völker- und Sprachkunde 49 (1954), p. 1094-1100.
8 Cf. Sylvia Kasprycki, Five Years in America. The Menominee Collection of Antoine Marie Gachet, avec une contribution d'Anton Rotzetter et une introduction de François Rüegg, Altenstadt (Allemagne) 2018 (Pro Ethnographica 1, Fribourg) 96 p., ill.
9 Cf. Kasprycki, Five years (voir note 8), p. 37s.
10 Cf. Antoine-Marie Gachet, *Journal d'un missionnaire. Cinq ans en Asie* (Indes Orientales – 1863-1868), trad. et publié par Adelhelm Jann OFMCap., Couvent des Capucins de Lucerne 1948 (Extraits des Monumenta Anastasia, vol. V, Appendix, num. 1829-1841), p. 797.
11 Ibid., p. 820 ss.
12 Ibid., p. 1026.
13 Ibid., p. 924.
14 Ibid., p. 1027-1030. Cf. aussi Kasprycki, Five years, p. 18.
15 Ibid., p. 1056.
16 Cf. Antoine-Marie Gachet, Die letzten Stunden und die Beisetzung des Dieners Gottes. Bischof Anastasius Hartmann, hg. von Adelhelm Jann, 5. Aufl., Kapuzinerkloster Stans 1943.

HISTOIRE

L'histoire fribourgeoise en arrière-fond

Francis **Python**



Capucins de Fribourg

Francis Python, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université de Fribourg, s'intéresse particulièrement aux liens entre religion et politique. Il livre ici une contextualisation historique de la vie du Père Gachet au moment de ses différentes décisions et choix sacerdotaux. La vocation de ce missionnaire intervient en effet dans un climat politique troublé par des luttes et des périls.

Lieu de cérémonie (autel). «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire», 1857-1862.

Pour situer les liens du Père capucin Gachet avec Fribourg on relèvera trois aspects. En premier lieu, son entrée au couvent s'opère dans la phase post-révolutionnaire d'un recrutement intense. Dans un deuxième temps il faut évoquer un climat anti-conventuel provoqué par des mesures politiques. Enfin, dernier point, l'effort missionnaire auquel le capucin participe suscite de l'intérêt dans la presse mais aussi des controverses.

Pourquoi devenir capucin et pourquoi missionnaire? On ne saurait sonder les déterminations intimes qui ont conduit à cette double vocation mais on peut s'interroger, assez sommairement, sur l'époque et faire quelques rapprochements avec certaines données de l'histoire nationale et cantonale qui auraient pu conditionner les orientations de ce religieux.

Il faudrait encore quelques investigations pour cerner le milieu social de sa famille. Son père Jean Joseph Gachet, né vers 1793, est un boulanger, originaire de Gruyères. Sa mère, Marie-Christine, née en 1793, est la septième des douze enfants d'Antoine Montenach, forgeron, et de Marguerite Roulin. Ils appartiennent donc à la classe moyenne inférieure, artisanale.

Le couple parental, marié en 1816, est installé dans le quartier de la Neuveville où Antoine-Marie naît le 8 avril 1822, quatrième enfant d'une famille qui en comptera six[1].

On ignore la scolarité du jeune Antoine au niveau primaire et il faudrait examiner son cursus au Collège Saint-Michel tenu par les jésuites. Son entrée et sa formation chez les capucins dès 1841 devraient être mieux documentées pour tracer le portrait de celui qui est ordonné prêtre en1846.

On remarquera que quelques-unes des dates de sa vie coïncident avec des événements majeurs du catholicisme suisse comme la question de la suppression des couvents d'Argovie en 1841 et le développement de l'Alliance des cantons catholiques, soit le Sonderbund, scellé en décembre 1845. On sait aussi qu'il est Gardien du couvent de Fribourg de 1853 à 1855 sous le régime radical, certes déclinant, et qu'il s'embarque pour les USA en novembre 1857, près d'un an après la victoire de la coalition conservatrice-libérale de décembre 1856.

Le recrutement record du clergé dans la première partie du XIXe siècle

On ignore les raisons qui l'ont fait choisir l'Ordre des frères mineurs de Saint-François comme 23 autres Fribourgeois durant la période 1810-1847[2]. Le jeune Gachet aurait aussi pu rejoindre les cordeliers, qui ont 9 recrues cantonales durant la même période, car on sait qu'il a en haute estime un des leurs, le P. Charles Raedlé, son presque contemporain, mais c'est au côté du P. Appolinaire Deillon, le futur historien des paroisses fribourgeoises, qu'il fera une partie de sa formation et qu'il sera ordonné prêtre en 1846. Les rédemptoristes, ou liguoriens, présents dans le canton depuis 1811 recrutent 8 nouveaux prêtres durant la période[3]. Ils sont fort actifs dans son quartier et auraient aussi pu lui ouvrir leurs portes. Ils exerçaient leur ministère à partir de l'église de Notre-Dame du Bon-Secours ou de Mariahilf qui est mise à leur disposition depuis 1828 après le départ des séminaristes diocésains pour une aile du Pensionnat des jésuites sur les hauts de la ville.

Capucins Fribourg | Père Keust Matthäus

Cette fameuse Compagnie de Jésus enfin aurait aussi pu l'attirer comme la quarantaine de Fribourgeois (dont 7 frères lais) qui les rejoignent depuis le retour de l'Ordre dans le canton, soit de 1818 à 1847, selon les dépouillements de David Aeby[4]. Cela provoqua d'ailleurs des tensions avec les formateurs des séminaristes diocésains à la fin des années 1830 qui accusaient les jésuites «d'écrémer» les candidats au sacerdoce.

Contrairement à la deuxième moitié du XIXe siècle où le recrutement du clergé s'opère en priorité dans les campagnes, les ordinations sont encore très nombreuses en ville de Fribourg et participent d'un mouvement de rattrapage après les années creuses de la période révolutionnaire. Selon un article du *Chroniqueur* paru le 7 septembre 1871, le quartier de la Neuveville, allant de la Place du Petit-Paradis jusqu'à la porte de Bourguillon, aurait compté jusqu'à 34 nouveaux prêtres depuis 1810 dont trois seulement n'étaient pas bourgeois de la capitale à l'exemple du frère Antoine-Marie, Gruérien par son père.

Alors que les ordinations de séculiers se chiffrent à 131 dans le canton pour la période 1776-1810 soit 19 pour 10'000 habitants, elles s'élèvent à 210 pour les années 1811 à 1845, soit 28 pour 10'000 habitants. Un chiffre qui ne sera pas égalé dans la période 1846-1881 (18,1 pour 10'000) et même durant la République chrétienne (18,3 pour 10'000) entre 1881 et 1915[5].

Mais il ne s'agit là que de prêtres séculiers, le comptage des réguliers est plus difficile en raison de la diversité et de l'instabilité des institutions ainsi que du recrutement dans des maisons à l'étranger. Selon une estimation, qui vraisemblablement devrait être revue à la hausse, on enregistre 97 ordinations de religieux pour la période 1811-1845. Ce nombre, ajouté aux ordinations des séculiers, donne 307 nouveaux prêtres soit 41 pour 10'000 habitants durant la période de la Restauration et de la Régénération, proportion qui fit grincer des dents les milieux libéraux et radicaux.

Les couvents comme pomme de discorde

On ne reviendra pas sur les crises politiques suscitées par l'admission des liguoriens puis surtout des jésuites en 1818, qui marginalisèrent les éléments libéraux du patriciat restaurateur de 1814 et favorisèrent la politique procléricale et réactionnaire du gouvernement. Cela aboutit au coup d'arrêt donné à la pédagogie du Père Girard en 1823 et à favoriser l'orientation traditionnaliste de l'enseignement ainsi que de la politique culturelle et sociale voire économique du canton.

Une orientation qui fut temporairement remise en cause par le nouveau régime libéral en 1831-1834 où fut envisagé le renvoi des jésuites. Les résistances conservatrices furent vives. On sait par exemple que le P. Galster, gardien du couvent des capucins, fut accusé d'être hostile au gouvernement libéral qui obtint son éloignement[6]. Des polémiques sur la trop forte influence des couvents furent suscitées par une brochure mettant en évidence certaines données statistiques du libéral Franz Kuenlin parue en 1835[7].

Les élections partielles de 1834 avaient donné un premier coup d'arrêt à l'élan libéral et cela fut provoqué en partie par l'appa-

Couvent des Capucins, Fribourg, ca 1890.

Eglise du Calvaire

Ecole Mont Carmel Chapelle

Capucins de Fribourg

Capucins de Fribourg

Antoine-Marie Gachet, ca 1860.

Croquis de l'Église du Calvaire, école et chapelle du Mont Carmel, dans le Wisconsin. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire», 1857-1862

rition d'organisations de défense religieuse comme l'Association catholique du curé de ville Pierre Aeby et l'Association ecclésiastique ou «Petite Eglise» du doyen Aebischer qui œuvrèrent secrètement et avec efficacité pour renverser l'opinion des décideurs politiques. Les fameux Articles de Baden qui menaçaient l'autorité du Pape sur l'Eglise dans plusieurs cantons et rendaient précaire l'existence des couvents garantie par le Pacte fédéral de 1815 furent les points de fixation de la mobilisation du clergé et des conservateurs entre 1834 et 1837. Cela aboutit à une lourde défaite des libéraux aux élections législatives de 1837.

C'est dans cette atmosphère de luttes et de menaces qui culmina avec la suppression de huit couvents par le gouvernement argovien en 1841 que le jeune Gachet se décida à entrer chez les capucins. Encore une fois on ignore si cela pesa sur son choix mais, selon la logique ecclésiale, les périodes de difficultés voire les persécutions plus ou moins craintes, ne sont pas défavorables au recrutement du clergé. Un an après son ordination se déclenchait la guerre civile du Sonderbund en 1847 qui allait attirer les foudres radicales entre autres sur les couvents fribourgeois.

Certes les capucins ne furent pas expulsés comme les jésuites ou les liguoriens et leurs trois couvents ne furent pas supprimés comme ceux des augustins, cisterciens et chartreux mais ils reçurent, comme d'autres, l'interdiction de recevoir des novices, ce qui équivalait à une extinction lente, mesure qui fut rapportée par le nouveau pouvoir en 1857. Les capucins ne manquaient pas de soutiens dans la population et la classe politique si l'on sait que la proposition de supprimer leur couvent de Bulle pour le transférer à Fribourg fut rejetée par le Grand-Conseil en 1851 par 48 voix contre 10[8]. Certains incidents durent cependant jeter un froid comme l'attaque du *Confédéré*, le 13 octobre 1852, contre un capucin à qui l'on reprochait d'avoir publiquement accusé le gouvernement de voler sa communauté.

La mobilisation missionnaire et ses échos à Fribourg

En suivant le mandat de son Ordre d'affermir la nouvelle communauté fondée aux USA, au Mount Calvary dans le Wisconsin, qui se transforma sur place en une initiative plus proprement missionnaire auprès d'une tribu indienne, on peut imaginer qu'Antoine-Marie avait été attentif depuis un certain temps déjà au défi missionnaire du catholicisme.

Au lendemain de l'épisode révolutionnaire s'opéra en effet dans l'Église une grande mobilisation pour redynamiser l'implantation du christianisme dans les autres continents. Cela touchait les anciennes congrégations missionnaires, ordres mendiants, jésuites, spiritains, mais aussi des congrégations nouvellement fondées. Le phénomène était surtout visible en France où l'on peut signaler la fondation à Lyon en 1822 de l'Œuvre de la Propagation de la Foi relayant la Propaganda Fidei de Rome érigée en 1622.

L'Œuvre lyonnaise cherchait à rendre cette cause populaire à partir de collectes imaginées par Pauline Jaricot[9] en 1819 et à travers une revue très accessible, les *Annales*, lancées en 1826, qui coûtaient 5 centimes par

Capucins de Fribourg

semaine, et qui s'étaient largement répandues dans de nombreux diocèses. Cette revue magnifiait les efforts de la Mission et les rendaient concrets à travers des récits de missionnaires afin de susciter soutiens matériels et engagements. On sait que les paroisses du diocèse de Lausanne et Genève contribuaient financièrement à cette Œuvre. Environ 5000 francs furent récoltés en 1846[10] dans le canton mais l'évêque en retirait aussi de l'aide pour ses missions intérieures à savoir le soutien à des paroisses de diaspora.

De récurrentes polémiques virent le jour à Fribourg lors des publications des comptes rendus de l'Œuvre pour la Propagation de la Foi. En date du 17 mars 1849 par exemple, *Le Confédéré*, journal radical, pointa du doigt, les fortes sommes versées au diocèse de 1841 à 1846, soit au total 345'001 francs, 42 centimes, sous-entendant que les évêques Yenni et Marilley les auraient détournées au profit de la mobilisation sonderbundienne. Le journal n'hésitait pas, en 1881 encore, à faire un amalgame historique entre l'Œuvre et l'apostolat des jésuites, écrivant à propos des années 1830: «On eût dit que le canton si catholique de Fribourg était devenu une province idolâtre de l'Afrique tant il y avait lieu à sermons, retraites et missions intérieures»[11].

Ces suspicions se transformèrent en accusations au lendemain de la défaite électorale de 1856. *Le Confédéré* déclara ouvertement que Mgr Marilley et les évêques suisses avaient utilisé les quelque 43'000 francs reçus annuellement de 1849 à 1856 pour faire triompher électoralement les conservateurs à Fribourg, à St-Gall, en Valais, au Tessin et en Argovie[12].

Le journal radical faisait mine d'admirer la capacité de l'Église universelle à récolter autant d'argent auprès des pauvres fidèles, quelque 4'191'716,27 francs en 1857 (en augmentation de 286'648,56 francs par rapport à 1856). Mais il n'hésitait pas à ridiculiser l'effort missionnaire en estimant que cela était le fait «d'au moins 8 millions d'imbéciles qui croient que les missions opèrent des conversions à la Chine, au Tonkin, au Japon, dans l'Océanie etc. et que la foi fait des progrès parmi les sauvages»[13].

Ces accusations de détournements ou d'utilisations fallacieuses des sommes récoltées amenèrent de nombreuses polémiques dans les années 1860 avec le journal conservateur *Le Chroniqueur* qui défendait l'Œuvre de la Propagation de la Foi[14]. Cela n'est peut-être pas sans liens avec la publication antérieurement dans ce même journal des lettres du P. Antoine-Marie sur sa traversée de l'Océan puis sur son ministère dans le Wisconsin. L'impression est donnée que l'on voulait offrir aux Fribourgeois des exemples justificatifs et très concrets de l'effort missionnaire extra-continental.

Les liens du missionnaire avec la presse fribourgeoise

Dans le premier chapitre de son livre *Cinq ans en Amérique*, qui paraît d'abord sous forme d'articles dans la *Revue de la Suisse catholique* entre 1882 et 1889, le P. Antoine-Marie déclare ne pas vouloir abuser de la patience du lecteur en faisant le récit de son voyage. En fait *Le Chroniqueur* avait annoncé son départ à l'époque et publié une petite note le 11 décembre 1857 saluant l'arrivée sans encombres du missionnaire à New York. Le 13 janvier 1858

Indiens en marche. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

avait paru dans le même journal une lettre du P. Gachet datée du 1er décembre 1857 du Mont-Calvaire, détaillant sa traversée. On y apprend que le capucin avait été recommandé par le comte Philippe de Diesbach à deux connaissances, les comtes de Dion et de Nicolaï, ce qui lui avait été très utile pour organiser la suite terrestre du voyage.

On découvre encore deux lettres du P. Gachet publiées le 23 avril 1860 et le 25 janvier 1861 qui exposent aux lecteurs de ce journal certains traits de son apostolat. Une petite anecdote montre que cela s'inscrivait dans une certaine tension entre les journaux politiques que le P. Antoine-Marie ne devait pas méconnaître. Ainsi dans le premier chapitre de son livre il mentionne que, lors de son passage à Paris, il reçut «l'aimable épithète de cosaque» (la Guerre de Crimée n'était pas loin et le terme très dépréciatif signifiait «barbare» depuis l'occupation de la capitale en 1815). On peut y voir une possible allusion au même terme employé par *Le Confédéré* le 2 août 1856 pour caractériser les capucins.

Plus fondamentalement *Le Chroniqueur* publiera aussi des articles de fond sur la nécessité de soutenir les Missions en réponses aux piques du journal radical[15]. Comme il l'écrit le 14 juin 1866, les missionnaires sont des pionniers du progrès dans ces régions lointaines plus que les commerçants ou les collectionneurs, délégués par les sociétés savantes.

On sent aussi dans le livre du P. Antoine-Marie certains traits ou jugements qui devaient être en profond accord avec la mentalité de la majorité des Fribourgeois: son ultramontanisme, son admiration pour la France d'avant la Révolution, ses réserves face à la culture anglo-saxonne, sa sympathie pour les Irlandais malgré leur penchant pour la boisson, son attitude critique face aux Yankees adorateurs du dieu Dollar, sa défense des couvents et son apologie des jésuites.

On pourrait faire l'hypothèse osée qu'il opère un certain rapprochement entre le peuple fribourgeois qui a été soumis au radicalisme et les Indiens qui vivent un chemin de croix, une «via dolorosa»[16], soumis aux Yankees et au flux des nouveaux immigrés.

Après avoir séjourné en Inde de 1863 à 1868 comme secrétaire de l'évêque capucin Anastasius Hartmann, le P. Antoine-Marie revint à Fribourg et fut une deuxième fois élu Gardien de son couvent pour les années 1872-1875. Il participa activement à l'apostolat de la presse lancée par le chanoine Schorderet avec son Œuvre de Saint-Paul qui prépara l'avènement de la «République chrétienne» une dizaine d'années plus tard.

On remarquera que les capucins de Fribourg furent à nouveau la cible des radicaux notamment en 1880-1881 lorsqu'ils accueillirent dans leur couvent des frères français exilés et ouvrirent une maison pour ceux-ci à Guschelmuth.

Le Confédéré du 14 novembre 1880 les dénonça: «maintenant ce sont (…) des capucins de toutes barbes qui se promènent dans nos rues et se disposent à évangéliser nos campagnes». Une de leur association patriotique intervint à Berne pour dénoncer

Mocassins en peau de cerf ou de chevreuil, brodés par les femmes de la tribu des Ménominies. Collection Pro Ethnographica, Fribourg.

« Je quittais avec le frère Vincent le couvent du Calvaire vers le milieu du mois de mai 1859 pour prendre le chemin de Késhéna, la station de la mission indienne que notre évêque venait de me confier, située au nord du Wisconsin. Arrivés à Fond-du-Lac, nous apprîmes que la navigation sur la rivière du Loup était devenue impossible à cause du flottage des bois qui y a lieu à cette saison de l'année. Nous devions remonter cette rivière pour arriver à la mission…

Nous arrivons, nous sommes arrivés. C'est la veille de l'Ascension, le 1er juin l859. Un métis, qui sait le français, a eu l'attention d'allumer un bon feu pour nous sécher. La nouvelle de notre arrivée est bientôt répandue, et je vois accourir vers le monticule où s'élève l'église des détachements d'Indiens chrétiens; ils me demandent la bénédiction à genoux; la conversation est impossible, puisque nous ne nous comprenons pas. Je comprends cependant de suite qu'ils ont un bien bon cœur, puisqu'ils m'apportent les objets de première nécessité, dont ma cabane manque totalement. Au pied de la colline est situé, sur le bord de la rivière du Loup, le village de Késhéna, non pas un village indien, mais composé de maisons en bois servant d'écoles, et d'habitations pour les employés du gouvernement auprès de la tribu…

Les chefs chrétiens de la tribu se sont réunis chez moi pour s'entendre avec moi et entre eux sur les moyens de faire bouillir ma marmite. Ces braves gens se montrent plein d'attentions et d'égards et me témoignent beaucoup de respect. Ils sont vêtus à l'européenne (on leur en fait un devoir au jour de leur batême) et quelques-uns portent leur nouveau costume avec toute la grâce d'un gentlemen. J'ai reçu la visite d'un vieux Indien, bredouillant quelques mots en français, entrelardés de jurons qu'il avait hérités de ces rapports avec les Canadiens, et qu'il regardait, sans doute, dans sa bonne foi, comme des notes d'agrément. Celui-ci, par exemple, n'avait pas la façon d'un gentlemen; car il portait sa chemise par-dessus son pantalon.»

Extrait du livre
Cinq ans en Amérique,
Journal d'un missionnaire
Fribourg, 1890

l'atteinte à l'interdiction de fonder de nouveaux couvents inscrite dans la Constitution fédérale révisée en 1874[17].

Comme le montrent ces échos de la presse et en dépit des polémiques partisanes, les figures de ces religieux, actifs tant à l'intérieur du canton que dans les missions lointaines, ne manquaient pas d'être populaires et d'avoir un certain rayonnement. Une étude de groupe prenant en compte beaucoup d'autres missionnaires de divers ordres issus du canton, serait souhaitable pour mieux comprendre leur rôle dans la constitution de l'identité cantonale mais aussi leur apport à l'ouverture au monde des Fribourgeois.

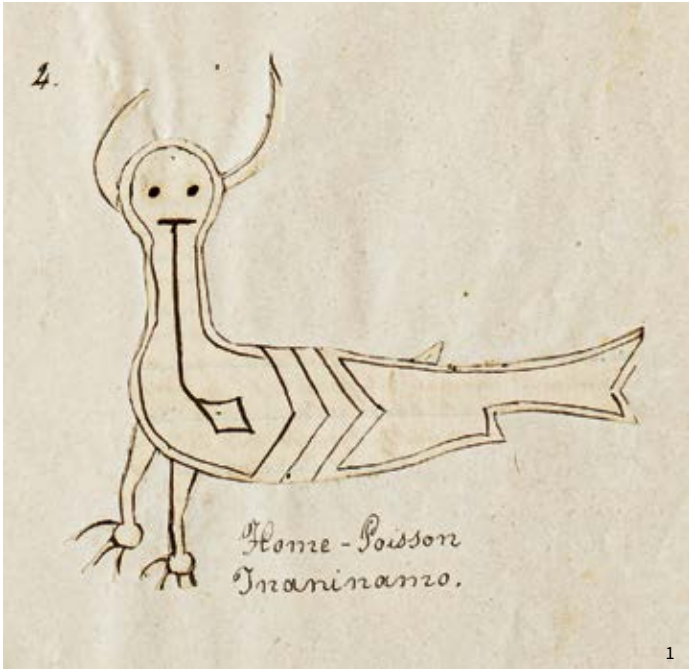
---

1 Je remercie Robert Schuwey pour la transmission de ses recherches généalogiques dans les registres de la paroisse de St-Nicolas et dans les recensements cantonaux de 1811, 1818 et 1834.
2 AEF, *Catalogue des capucins fribourgeois*, 1597-1871.
3 Les données ci-après concernant les religieux fribourgeois recrutés dans divers Ordres sont tirées de Francis Python, Mgr Marilley et son clergé à Fribourg au temps du Sonderbund. *Intervention politique et défense religieuse.* Fribourg, Editions universitaires, 1987, pp. 70-74.
4 David Aeby, *La Compagnie de Jésus de part et d'autre de son temps de suppression: les jésuites à Fribourg en Suisse au XVIIIe et XIXe siècle*. Thèse soutenue à l'Université de Fribourg en 2019, tapuscrit, pp. 78-81.
5 Données rassemblées dans Francis Python, op. cit., chapitre 2, pp. 41-76.
6 AEF, Geistliche Sachen II, Capucins. Voir aussi *Manual 1835*, p. 188, 412, 425, 469, 588, 647, 673; Protocole du Grand Conseil 1835, fol. 353-354.
7 B*eitrag zur Statistik der Klöster des Kantons Freiburg*, Sursee, 1835.
8 Selon *Le Confédéré* du 12 avril 1851.
9 Yannick Essertel, *L'aventure missionnaire lyonnaise 1815-1962. De Pauline Jaricot à Jules Montchanin*. Paris, Ed. du Cerf, 2001.
10 *Compte rendu diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi*, Fribourg, Piller, 1847. A quoi s'ajoute la somme de 2040 frs récoltée dans le diocèse.
11 L*e Confédéré* du 26 octobre 1881.
12 L*e Confédéré* du 4 décembre 1858.
13 I*bid*. voir aussi le numéro du 30 décembre 1858.
14 Voir par exemple les numéros des 9 et 14 janvier 1863.
15 Copieux articles apologétiques dans les numéros des 9 et 12 juin 1866.
16 Antoine-Marie Gachet, *Cinq ans en Amérique: Journal d'un missionnaire*. Tiré à part de la *Revue de la Suisse catholique*, p. 239.
17 Recours du Volksverein fribourgeois aux Chambres fédérales relaté par *Le Confédéré* du 27 février 1881.

IDENTITÉ

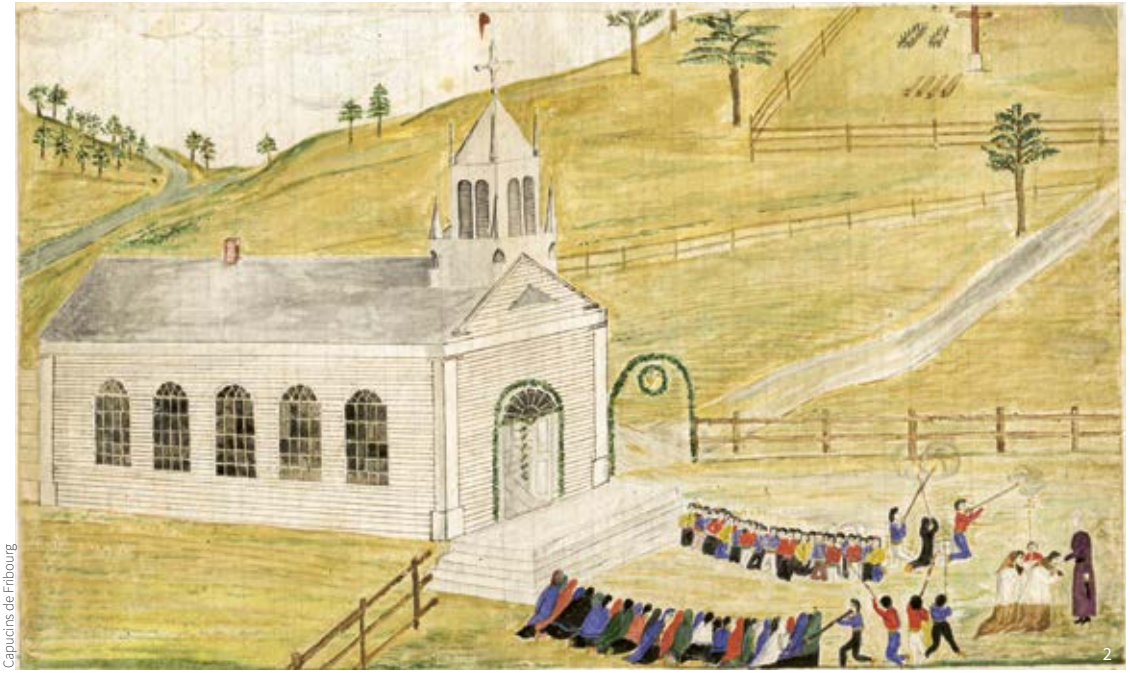
L'identité culturelle au sein de Keshena

Fanny-Iona **Morel**



1 Capucins de Fribourg

Fanny-Iona Morel, historienne, termine actuellement une recherche consacrée aux violations des droits culturels des régimes autoritaires . Elle porte une analyse critique sur les missions d'évangélisation et décrypte avec distanciation le Journal et les observations du Père Gachet.



Capucins de Fribourg

2

La découverte des Amériques par les Européens a engendré des conséquences désastreuses pour les peuples autochtones. La survivance physique des Indiens ainsi que les fondations même de leur existence, leur identité culturelle[1] propre et unique, ont été mises en péril. Les missions d'évangélisation ont contribué au processus d'assimilation des Indiens par les colons. Pour les missionnaires comme Antoine-Marie Gachet, la christianisation des Indiens était accompagnée d'un devoir de civilisation, consistant à les amener à intégrer les usages coutumiers européens, présupposés supérieurs et salvateurs. Pour obtenir des conversions sincères et durables, Gachet, tout comme d'autres missionnaires, a souhaité faciliter une compréhension mutuelle avec les Indiens dont il avait la responsabilité spirituelle, en étudiant leurs références culturelles, notamment leur langue. Les témoignages et observations de Gachet rendent compte de l'évolution des revendications identitaires des Ménominies dans la réserve de Keshena.

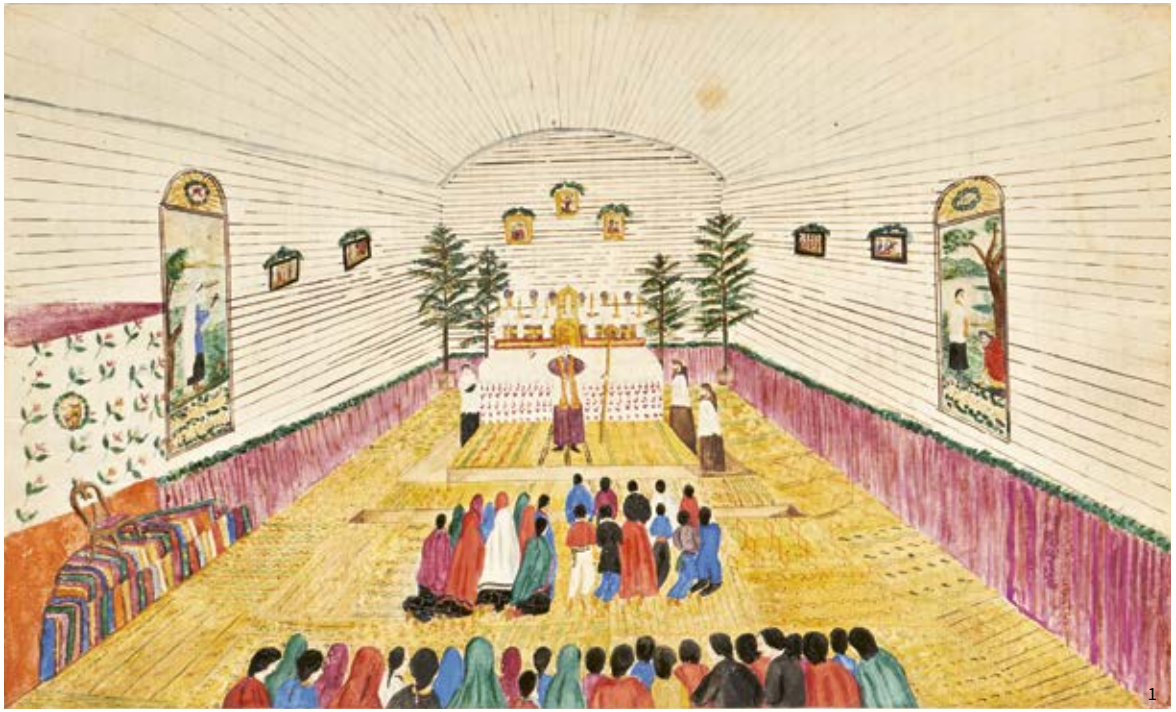
Entre condescendance et tolérance

Le regard de Gachet envers les Indiens était empreint de la condescendance du missionnaire. Selon lui, la fin de la mission de la Compagnie de Jésus dans le nouveau Monde (XVIIIe siècle) a replongé des milliers d'Indiens «dans les ténèbres du paganisme et dans la barbarie»[2]. Il s'oppose ainsi à l'appropriation de coutumes indiennes par les européens car cela entraverait, selon lui, la civilisation des «sauvages»[3]. L'évangélisation des Indiens, ainsi que leur assimilation culturelle, a été facilitée par la création de *réserves* indiennes. La première fut

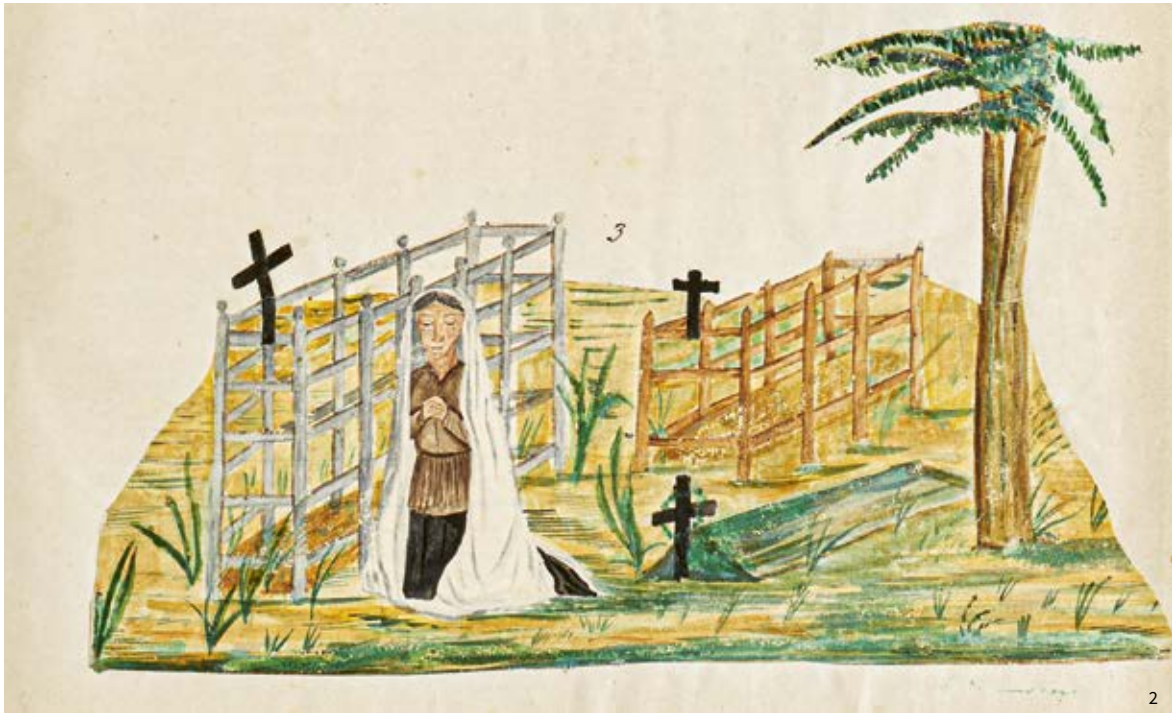
«Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

1. Représentation d'images gravées dans le bois.

2. Cérémonie devant l'Église de Keshana, Wisconsin.



1 Capucins de Fribourg



2 Capucins de Fribourg

Capucins de Fribourg

3

«Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

1. Visite pastorale de l'évêque Henni chez les Ménominies, octobre 1890.

2. La mort de l'Indienne Marie Metzmitèmo.

3. L'Indienne Marie Metzmitèmo dans son lit de malade.

créée à la suite du traité de 1646 qui mit fin à la guerre entre les Anglais et les Powhatan à Jamestown. Les colons victorieux ont exproprié les terres ancestrales des Indiens, les cantonnant sur un territoire restreint. Gachet, s'interrogeant sur la dépossession des terres indiennes par les européens, y voit une volonté divine:

> «En envisageant cette question à un point de vue élevé, et faisant abstraction des injustices dont ces Indiens ont été les victimes, ne sommes-nous pas obligés d'y entrevoir l'une des voies de la Providence qui n'a pas voulu laisser plus longtemps de si grandes étendues de terres incultes et comme soustraites au travail de l'homme? Et ne peut-on pas aussi reconnaître les traces de la justice de Dieu, qui punit les Indiens de la longue résistance qu'ils ont généralement opposée à la prédication de l'Évangile et des tourments atroces qu'ils ont fait endurer aux missionnaires?[4]»

Au fil des pages de son journal, ce regard persiste même s'il semble s'adoucir. À son arrivée dans la réserve de Keshena, Gachet maintient la ségrégation, déjà existante, entre les Ménominies catholiques et les «sauvages païens, au visage bariolé»[5]. L'organisation du «village» Keshena montre la volonté de créer une distinction nette entre les deux communautés appartenant au même peuple, à présent divisées par l'intervention coloniale. Chacune possède son propre cimetière et de nouvelles habitations à l'européenne ont émergé pour les employés de la mission, ainsi qu'une église et des écoles chrétiennes[6]. Gachet note qu'il existe des analogies entre le christianisme et la croyance des Ménominies non-chrétiens, selon laquelle il existerait un Grand-Esprit ou «Metz-Awetok» et que le monde serait peuplé «d'esprits subordonnés, plutôt mauvais que bons, et dont il faut conjurer l'influence pernicieuse.»[7]. Les Indiens, explique-t-il, croient également en un bonheur ou une souffrance posthume éternelle déterminée par les actions de chacun.

> «Arrivés au terme de leur voyage, les défunts ont à subir une épreuve qui décide de leur sort pour la vie future; ils ont à traverser un pont très étroit, jeté sur un abîme, dont les profondeurs renferment tous les maux possibles. Les bons le traversent heureusement et arrivent dans les contrées où la pêche et la chasse sont d'une abondance merveilleuse; les méchants, au contraire, sont pris de vertige et précipités dans cet abîme de maux.[8]»

Les Ménominies symbolisent le bien et le mal par, respectivement, l'aigle et le serpent[9] qui luttent incessamment. Gachet en conclut que le déisme des Indiens «semble ouvrir la porte au christianisme.»[10]. Il cite dans son journal de nombreux baptêmes librement consentis, tout en déplorant le refus de certains Ménominies de se convertir. S'il accepte leur volonté, Gachet n'en oublie pas sa mission spirituelle, secourir les Indiens par la foi. Ainsi, face à la résistance d'un Ménominie non-chrétien de faire baptiser son enfant mourant, le missionnaire, souhaitant sauver une jeune âme, recommande à l'un de ses fidèles de passer outre la volonté du père en son absence[11].

Capucins de Fribourg

1

Capucins de Fribourg

2

Capucins de Fribourg

3

«Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

1.Renouvellement des vœux du Baptême, le jour de la première communion.

2. Femme Ménominie chrétienne récitant le Rosaire.

3. Femme indienne païenne.

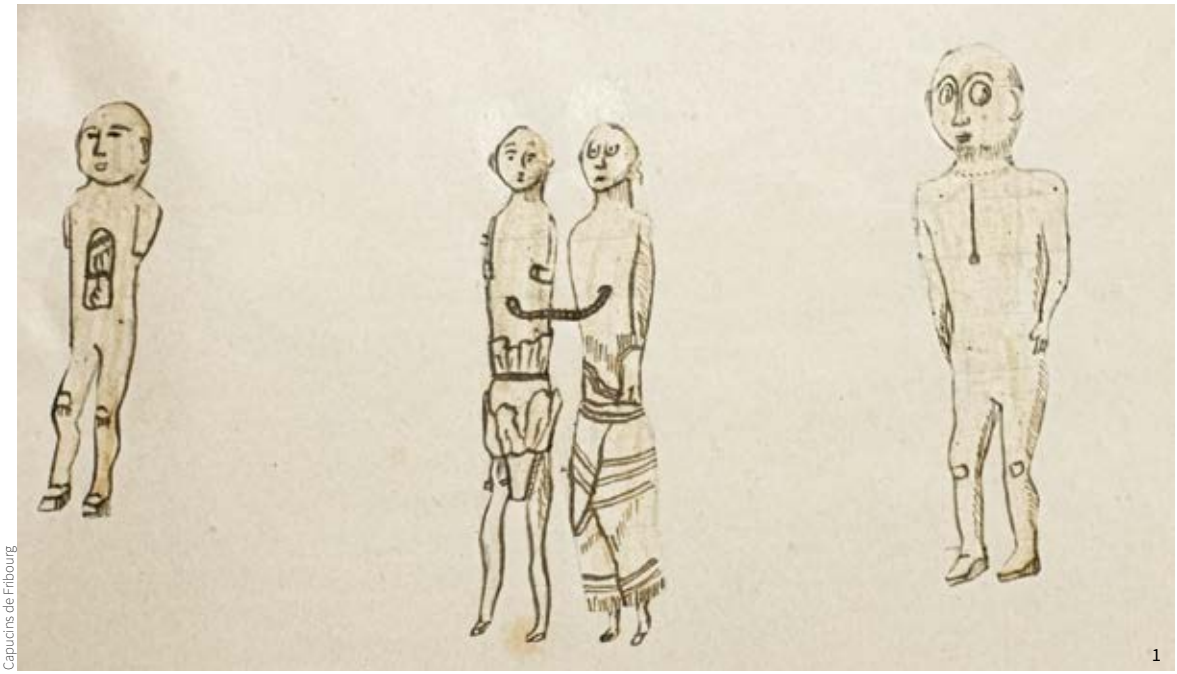
Continuité culturelle

Gachet n'en reste pas moins persuadé que pour obtenir des conversions sincères, elles doivent être librement consenties, sans force ni contrainte. Lors des négociations du traité de Lake Poygan (1848), les Ménominies sont menacés d'être transférés au Minnesota et, selon une rumeur, seuls les Indiens catholiques pourraient rester sur leurs terres du Wisconsin. Afin d'échapper à ce déchirement, des Ménominies se sentirent contraints d'embrasser la foi chrétienne[12]. Lorsqu'il apprend la nouvelle, Gachet explique qu'ils «furent effrayés, car les sauvages tiennent singulièrement au sol où reposent les cendres de leurs ancêtres; pour n'en pas être arrachés, ils se firent chrétiens, des chrétiens de nom.»[13]. L'attachement des Ménominies ne concerne pas seulement leurs terres mais également leur identité culturelle. Gachet considère que dans le «camp du démon»[14], i.e le camp des Indiens non convertis, la culture des Ménominies est préservée. Leur revendication identitaire se traduit notamment par le refus de certains de «prendre la prière». Il explique que si les Ménominies convertis portent des vêtements européens, c'est qu' «on leur en fait un devoir au jour de leur baptême»[15]. Il observe malgré tout chez eux la persistance de certains usages traditionnels comme, par exemple, leur préférence pour les *wigwams* à toute autre habitation.

> «Le *wigwam* des Folles-Avoines est une hutte ronde, pouvant tenir la plus grande famille, construite au moyen de branches dont les extrémités sont fixées dans le sol, et recouvertes de pièces d'écorce, lorsqu'on s'y trouve à demeure fixe; et de nattes, quand on est en voyage. Le feu s'allume au milieu, une ouverture au-dessus sert d'issue à la fumée, et une vieille couverture remplace la porte. Le sol est recouvert de nattes, tressées par les femmes.[16]»

Malgré l'absence de violence directe, l'autorité et la discipline de l'Église n'ont pas entièrement libéré les Ménominies de contraintes. Les Indiens embrassant la foi chrétienne doivent également renoncer, du moins en partie, à leur culture. L'érection de la croix du cimetière chrétien à Keshena témoigne du clivage culturel de la réserve et de la volonté des Indiens convertis d'accommoder leur identité indienne aux mœurs européennes. Les Ménominies chrétiens, vêtus à la mode européenne, ont conservé certains usages vestimentaires traditionnels. Ils continuent notamment de porter leurs mocassins[17] et les femmes leurs tissus et ornements indiens. Au-delà de la barrière, les Indiens non-chrétiens observent. Les hommes ont le visage peint de diverses couleurs et portent une couverture de laine, une camisole en coton, des mocassins et une «espèce de mi-culotte en peau»[18]. Les anciens guerriers ont même emmené avec eux leurs tomahawks ou hachettes.

> «Les femmes, chrétiennes et païennes, ont gardé le costume national, qui consiste en la couverture, une camisole, une jupe descendant jusqu'aux genoux, les *mitaches*, sorte d'étui en drap orné de rubans, emprisonnant la jambe du genou à la cheville du pied, et les mocassins; elles réunissent leurs cheveux en une longue tresse qui retombe sur le dos,



Capucins de Fribourg

1

Capucins de Fribourg

2

Capucins de Fribourg

3

«Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

1. Objets utilisés lors des cérémonies des Indiens Ménominies.

2. Technique de chasse au chevreuil. Armé de son fusil, le chasseur vise l'animal hypnotisé par la lumière disposé à l'avant de la barque.

3. Chef de guerre indien.

et se couvrent la tête d'un pan de leur couverture à la manière des femmes de l'Orient.» (cf. GACHET 1890:269).

Sur ce dessin, nous distinguons également une Indienne s'étant induite les joues de noir. Chez les Ménominies, cette marque indique qu'elle traverse un deuil qui devra durer «pendant dix jours à la mort d'un enfant, et pendant un mois lunaire pour un défunt adulte.»[19]. L'apparence des Indiens non-convertis est davantage détaillée sur les dessins illustrant un *Chef de guerre indien* et une *Femme indienne païenne*[20]. L'homme porte des signes distincts de son rang et de son courage. Il est coiffé de plumes d'aigle, un privilège réservé aux plus vaillants et qui leur porte bonheur à la guerre[21]. Un autre signe distinctif est le calumet qu'il tient dans ses mains. Son importance est signalée dans le témoignage des funérailles du chef Oskosh, mort en 1858. Après les cérémonies, une de ses veuves affirme que le défunt demeure tourmenté car, contrairement à ce qu'il avait souhaité, il n'a pas été enterré avec son calumet, son «compagnon inséparable, signe de paix et de guerre, taillé dans la roche sainte […]»[22]. Sur ce portrait, le calumet en question est orné de rouge à son extrémité. Il s'agit d'une pierre qui provient d'un rocher au Minnesota, considéré sacré par les Ménominies. Ces calumets à la couleur singulière sont appelés *miskopwokon* par les Indiens, mot créé par l'association de *opwokon* (pipe) et de *misk* (rouge)[23]. Le dessin de la *Femme indienne païenne* montre que les indiennes «ont renoncé à l'ancienne coutume de se teindre en route le visage et les cheveux, elle se contentent aujourd'hui de se passer en route les joues et la ligne de séparation de leur chevelure.»[24].

Intérêt scientifique et personnel

Le savoir-faire des Ménominies attire également l'attention de Gachet. Il exprime son admiration pour l'habilité et l'ingéniosité des Indiens dans la fabrication d'objets adaptés à leur environnement, qu'il documente et illustre avec minutie. Les Indiens ont notamment recours à la chasse *à la plonge*, décrite par Gachet. Afin de fuir moustiques et chaleur, les Ménominies chassent la nuit, à bord d'un canoë, à la recherche de chevreuils venus profiter de la fraîcheur des lacs et des rivières. Caché derrière une planche sur laquelle est fixé un flambeau, le chasseur, armé de son fusil, attend que sa proie soit immobilisée par la lumière pour la tirer[25]. En hiver, les Indiens «se montrent aussi très adroits dans la confection des raquettes […]»[26], appelées *akimak*. Elles sont fabriquées «d'un cadre ovale dont l'intérieur est garni d'un réseau fait de lanière de cuir de chevreuil, et au milieu duquel s'attache le pied.»[27]. Quant aux mocassins, très prisés par les Indiens et cités précédemment, ils sont fabriqués avec de la peau de cerf ou de chevreuil et brodés par les femmes. Leurs broderies ornent également des ceintures ou des éventails. Elles utilisent pour cela des perles, des poils de caribou et des piquants de porc-épique qu'elles teignent dans des couleurs très vives grâce à l'utilisation de certaines racines[28]. Elles confectionnent des nattes que Gachet perçoit sur les parois des wigwams, au sol ou couvrant des bancs[29]. Il est des objets tout aussi étonnants, utilisés lors de pratiques spirituelles. Gachet parle de «statuettes ou petits bons hommes en bois»[30] que les Ménominies gardent dans leurs sacs de médecine. Après avoir vu ces figurines dotées de «médicaments dans un creux de leur poitrine […]»[31], Gachet suggère qu'il

Capucins de Fribourg

Le journal d'Antoine-Marie Gachet consacré à l'Amérique est un manuscrit illustré de 463 pages. Selon Sylvia S. Kasprycki, il aurait été écrit entre la fin des années 1870 et le début des années 1880 (KASPRYCKI 2018:48). Il a été rédigé dans le cadre de la publication *Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire* (Fribourg, 1890) pour la *Revue de la Suisse Catholique*. Quant aux dessins, colorés et pittoresques, ils sont également œuvres du capucin. Au vu de leurs nombreux détails, ils auraient été produits sur place (KASPRYCKI 2018:49), soit entre 1857 et 1862.

ne s'agit pas que de simples talismans. Les totems ont un tout autre rôle. Leurs figures sont peintes en vermillon selon les traditions indiennes et peuvent servir d'armoiries «par la représentation de l'animal auquel chaque clan fait remonter son origine»[32]. Fabriqués de planches ou de pièces d'écorce de bouleau, ils sont ensuite disposés sur les tombes des défunts du clan[33].

Malgré la ségrégation entre les Indiens chrétiens et non-chrétiens dans la réserve de Keshena, tous partagent la même mémoire collective et une identité commune, celle de la tribu des Ménominies. La bienfaisance du capucin pour les Indiens était sans aucun doute sincère, même si sa démarche aussi bien spirituelle que scientifique est restée teintée d'ethnocentrisme européen. Ses rencontres et observations témoignent de l'attachement des Ménominies pour leurs terres et leur culture. Face aux bouleversements culturels qu'a engendré l'arrivée des colons et missionnaires, certains se sont adaptés, d'autres ont résisté. Cependant, tous ont été confrontés à la douleur du démantèlement de leur peuple.

Bibliographie

BECK David 2002: *Siege and Survival: History of the Menominee Indians, 1634-1856*. Lincoln: University of Nebraska Press.

BECK David 2005: *The Struggle for Self-Determination: History of the Menominee Indians since 1854.* Lincoln: University of Nebraska Press.

BENOÎT Jean-Louis: *L'évangélisation des Indiens d'Amérique*. https://journals.openedition.org/amerika/3988 [30.07.2019].

DECLARATION DE FRIBOURG 2007: *Les Droits Culturels*. Fribourg.

GACHET Antoine-Marie 1890: *Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire*. Fribourg.

GACHET Antoine-Marie: *Cinq ans en Amérique et cinq ans en Asie. Journal d'un missionnaire*, «Journal américain», manuscrit (Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg, cabinet des manuscrits, dépôt des Capucins)

KASPRYCKI Sylvia 2018: *Five years in America, The Menominee Collection of Antoine Marie Gachet*. Pro Ethnographica 1, Fribourg, 2018.

1 L'expression «identité culturelle» est comprise comme l'ensemble des références culturelles par lequel une personne, seule ou en commun, se définit, se constitue, communique et entend être reconnue dans sa dignité (Déclaration de Fribourg, Art. 2b.).

2 - 5 GACHET Antoine-Marie 1890: *Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire. Fribourg*, p. 126., p. 158, p. 150, p. 130

6 GACHET Antoine-Marie: *Cinq ans en Amérique et cinq ans en Asie. Journal d'un missionnaire*, "Journal américain", manuscript, p. 97.

7 - 11 GACHET Antoine-Marie 1890: *Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire. Fribourg*, p. 173, p. 175, p. 176-177, p. 174. p. 244-245.

12 BECK David 2005: *The Struggle for Self-Determination: History of the Menominee Indians since 1854*. Lincoln: University of Nebraska Press, p. 15.

13 - 19 GACHET Antoine-Marie 1890: *Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire*. Fribourg, p. 135, p. 251. p. 131, p. 137, p. 335, p. 269. p. 238.

20 GACHET Antoine-Marie: *Cinq ans en Amérique et cinq ans en Asie. Journal d'un missionnaire, Journal américain*, manuscrit, pp. 207; 209.

21 - 33 GACHET Antoine-Marie 1890: *Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire*. Fribourg, p. 176, p. 133, p. 133. p. 268, p. 273, p. 264, p. 264, p. 261. p. 262, p. 175, p. 176, p. 210.

Le wigwam en écorce est une hutte utilisée par les Amérindiens, ici une femme Ménominie utilise cette structure pour sécher de la viande ou du poisson.
«Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

« Nous réunissons dans ce chapitre toutes les notices que nous avons prises sur les croyances religieuses de nos Folles-Avoines païens, sur leurs pratiques superstitieuses, dans lesquels l'art médical en usage chez eux joue un grand rôle, et sur leurs traditions, qui se rattachent étroitement à leur système religieux.

Il serait difficile de rédiger le symbole de leurs croyances. Nous nous trouvons en face de trois idées religieuses principales: celle du Grand-Esprit, souverain seigneur de toutes choses (ils ne s'occupent pas plus de l'origine du monde que nos savants modernes); l'idée de l'existence d'esprits subordonnés, plutôt mauvais que bons, et dont il faut conjurer l'influence pernicieuse; enfin, l'idée d'une vie heureuse, au-delà de la tombe pour tous ceux qui auront bien vécu, et d'un état de souffrance qui attend dans la vie à venir tous ceux qui auront fait le mal. Nous pouvons conclure de ces données que la religion des Folles-Avoines consiste essentiellement dans le déisme, et un déisme qui semble ouvrir la porte au christianisme. Si de prime abord on serait tenté de les accuser d'idolâtrie ou de fétichisme à cause des figures de bois sculptées ou de certains objets qui se rencontrent dans les sacs de médecine de leurs Esculapes, qui jouent le rôle de prêtres parmi eux, nous comprenons bientôt, en constatant l'usage qui en est fait, qu'ils ne servent que de talismans ou d'amulettes, et ne sont nullement regardés comme des dieux. Nous rangeons ces notices en trois classes: idées religieuses, superstitions, traditions et *totems* (armoiries).»

Extrait du livre
Cinq ans en Amérique,
Journal d'un missionnaire
Fribourg, 1890

1

Capucins de Fribourg

2

Capucins de Fribourg

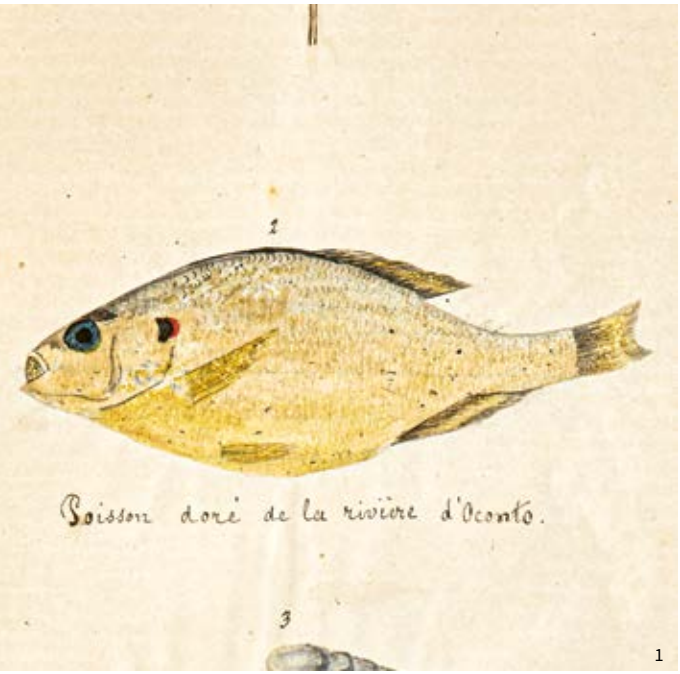
1. Chasse en raquettes à neige.

2. Artisanat des Ménominies, détails d'une raquette à neige. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

ÉTUDE

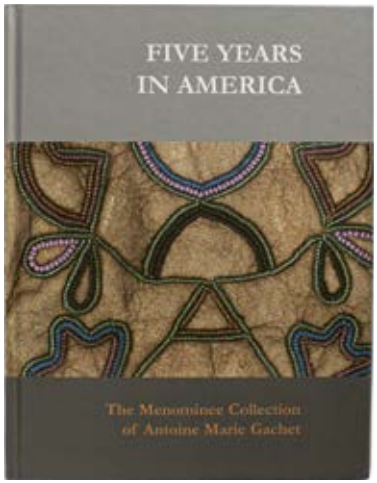
Un livre incontournable sur Antoine-Marie Gachet

Adrian **Holderegger**, OFMCap



1 Capucins de Fribourg

Publié en 2018, *Five Years in America: The Menominee Collection of Antoine Marie Gachet* de l'auteure **Sylvia S. Kasprycki** relate le séjour de cinq ans (1857-1862) du missionnaire fribourgeois au sein de la communauté des Indiens ménominie du Wisconsin. L'ouvrage propose également un inventaire systématique des objets de la collection ethnographique, accompagné d'une sélection des dessins originaux du Père Gachet.



3

2

Capucins de Fribourg

L'ouvrage illustré de Sylvia S. Kasprycki[1] sur le capucin fribourgeois Antoine-Marie Gachet s'inscrit dans une branche de la recherche ethnologique qui, depuis les années 1980, accorde une attention accrue à la «culture matérielle». La recherche sur les «choses» des temps passés s'avère de plus en plus être une contribution importante de l'ethnologie habituellement orientée vers les sciences sociales et humaines[2]. En effet, les objets par leur forme, leur signification et leur fonction, fournissent des informations sur leurs fabricants et leurs utilisateurs ainsi que sur leur signification culturelle. Dans ce contexte, l'ethnographie découvre également de plus en plus de collections d'objets qui ont été généralement constituées par les missionnaires de manière plus arbitraire que systématique. Même si elles étaient principalement destinées à représenter la politique coloniale et à être exposées dans des musées, ces collections sont devenues une source importante pour comprendre les groupes ethniques précoloniaux au-delà cette fonction première.

L'étude de Sylvia S. Kasprycki se veut une contribution à cette double orientation. Elle essaye de comprendre la structure de signification à plusieurs niveaux (poly-sémie) des artefacts ethnographiques et fait de l'importante collection du missionnaire catholique fribourgeois l'objet de ses recherches. Ce qu'écrit S. Kasprycki dans sa publication de 2005 va encore plus loin et est également valable pour la présente étude: «En étudiant une collection ethnographique, je voudrais tenter, au moins de manière suggestive, de combiner / la contextualisation stylistique et fonctionnelle des artefacts avec l'étude

1. Poisson doré de la rivière d'Oconto.

2. Couverture «Five years in America» Sylvia S. Kasprycki, Pro Ethnographica 1, Fribourg, 2018.

2. Pêche de nuit, «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862. Voir ill. p. 50

Capucins de Fribourg

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

1

Capucins de Fribourg

2

de leur rôle communicatif dans le contact transculturel». Elle est convaincue que les objets d'Antoine-Marie Gachet sont «d'une valeur inestimable».

Une publication richement illustrée

L'ouvrage est entièrement consacré à une brève – mais non moins importante – partie de la vie d'Antoine-Marie Gachet, à savoir son engagement dans le Wisconsin de 1857 à 1862, et en particulier son séjour exceptionnellement fructueux auprès des Ménominies de la réserve Keshena entre 1859 et 1862. Sylvia S. Kasprycki s'est déjà penchée sur cette phase de l'activité missionnaire du capucin (en collaboration avec Christian F. Feest) dans le cadre de plusieurs publications depuis 1990[3]; dans ce nouvel ouvrage, elle synthétise les résultats de ses recherches sous la forme d'une étude richement documentée. Toutefois, ce qui rend cette publication particulièrement précieuse, ce sont la reproduction en couleurs du journal illustré «Cinq ans en Amérique» d'Antoine-Marie Gachet et la reproduction des objets collectés par ce dernier. De fait, la qualité de cet ouvrage illustré se manifeste bien sûr dans ses textes étayés avec soin, mais aussi et surtout dans ses images en couleurs, qui permettent pour la première fois d'admirer tout le talent de dessinateur et le véritable souci du détail du missionnaire. Longtemps cru perdu, le journal de Gachet a sommeillé dans les rayons de la bibliothèque du couvent des capucins à Fribourg jusqu'en 2014, lorsqu'il a été retrouvé par le Frère Anton Rotzetter et mis à la disposition de Sylvia S. Kasprycki pour la préparation de cette publication. Les minutieuses reproductions photographiques sont l'œuvre du photographe d'art fribourgeois Francesco Ragusa.

Une collection à protéger

Le livre est accompagné d'une préface de l'ancienne conseillère d'État Marie Garnier. Cette dernière y salue notamment le travail de l'association Pro Ethnographica qui, depuis 2013, gère et conserve quelque 2500 objets issus de différentes cultures sous la direction du professeur em. François Rüegg du département d'anthropologie sociale de l'Université de Fribourg. Provisoirement entreposée au château de Bulle depuis 2015 dans des conditions malheureusement peu optimales, cette collection est désormais inscrite au patrimoine culturel du canton de Fribourg. François Rüegg souligne à ce propos dans son introduction qu'à l'exception des pièces léguées par Antoine-Marie Gachet, cette collection a été constituée grâce à d'anciens professeurs de l'université, notamment les professeurs Wilhelm Koppers (1886-1961) et Georg Höltker (1895-1976).

Dans son article introductif, Anton Rotzetter présente un bref résumé de la vie d'Antoine-Marie Gachet (p. 13-20). L'activité du capucin dans le Wisconsin est déjà largement connue et intégrée à l'histoire des missions en Amérique du Nord[4]. En revanche, avec la description de son séjour en Inde, Rotzetter explore un pan encore méconnu de la vie du religieux, cette époque n'ayant jusqu'à présent fait l'objet d'aucune description approfondie qui permettrait de la situer dans l'histoire ou d'en apprécier les aspects missiologiques, ethnographiques ou linguistiques. Les sources en lien avec ce sujet ont été éditées et rendues accessibles dans le cadre de la cause en béatification de l'évêque Anastasius Hartmann OFMCap[5]; elles devraient toutefois encore être retra-

Le Journal du Père Gachet a longtemps séjourné dans la bibliothèque du bâtiment annexe au couvent (1858-1947).

1.Gants en cuir avec décor perlé, collection Pro Ethnographica.

2. Différents ornements dessinés par Antoine-Marie Gachet. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

Capucins de Fribourg

vaillées dans le contexte de l'histoire des missions en Inde. Dans son article, Rotzetter souligne les différences entre Antoine-Marie Gachet qui a fait preuve de tant d'empathie et de bienveillance à l'égard des Ménominies et celui qui, plus tard, s'est montré plein de préjugés, distant, voire parfois très sévère, vis-à-vis de la population multiconfessionnelle de l'Inde. L'homme voyait en effet «sur tout le continent, le ‹territoire› de Satan, avec ‹tant de traces de son infernal despotisme»[6]. Selon Rotzetter, nous ne pouvons que spéculer sur les raisons à l'origine de ce changement de mentalité du capucin, que nous considérons aujourd'hui comme un véritable tournant. Était-ce le transfert soudain en Inde? Le fait de devoir troquer sa place dans la population indigène pour la hiérarchie ecclésiastique? Gachet s'est-il senti dépassé par le contexte polythéiste complexe de la région? Nous ne le savons et ne le saurons sans doute jamais avec certitude, les sources dont nous disposons ne livrant aucun indice sur la question. Rotzetter a également compilé une liste de travaux se rapportant à Gachet, mais celle-ci n'a malheureusement pas été incluse dans la publication.

Dans le chapitre «Missionary, Ethnographer among the Menominees, 1858-1862» (p. 21-36), Kasprycki relie les trois années passées par Gachet auprès des Ménominies de la réserve Keshena aux différentes phases de l'œuvre missionnaire ayant précédé ou suivi cette période[7]. Elle y décrit de façon brève et précise les vicissitudes de l'engagement missionnaire influencé par l'Europe auprès des Ménominies.

Un autre chapitre est intitulé «Antoine Marie Gachet's Ethnographic heritage. Contextual and Comparative Notes» (p. 37-52). La collection Gachet se range parmi des collections missionnaires comparables constituées au XIXe siècle sur les Ménominies et des tribus voisines. S. Kapsrycki mentionne que les premiers objets ont été rassemblés par Friedrich Rese, évêque d'origine allemande de Détroit, dans le Michigan, et sont maintenant conservés au Musée ethnologique de Vienne. Florimond Bonduel, le prédécesseur de Gachet, avait lui aussi créé une petite collection d'objets rituels, dont une partie se trouve au Museo Missionario Ethnologico du Vatican. À noter encore les collections des années 1860 du Slovène Frederic Baraga, futur évêque de Marquette, et du peintre d'église autrichien Martin Pitzer. Ces collections muséales sont précisément documentées et décrites par Christian F. Feest et Sylvia S. Kasprycki depuis 1989[8]. Si les stratégies de collecte des missionnaires ainsi que leur façon de documenter les objets montrent des parallèles évidents, elles témoignent également du «discours sur la culture matérielle indigène»[9]. À l'origine de cette activité de missionnaires-collectionneurs, il y a non seulement la curiosité, en partie aiguillonnée par un intérêt scientifique pour les cultures étrangères, mais aussi le dessein de prouver à la face du monde la supériorité de la culture occidentale, un leitmotiv de l'œuvre d'évangélisation. La collection Ménominie de Gachet s'inscrit elle aussi dans cette vision.

Comme nous l'avons mentionné, Antoine-Marie Gachet a fait don de plusieurs objets collectés pendant son séjour en Amérique du Nord au Musée cantonal de Fribourg[10]. Ce musée engendrera par la suite le «Musée d'art et d'histoire» et le «Musée

Érection solenelle de la grande croix du cimetière. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

d'histoire naturelle» dans lequel la collection fut transférée pour être finalement relogée à l'Université de Fribourg. Ce don est clairement documenté par la lettre de remerciement du Conseil d'État, en date du 28 novembre 1860, qui dirigeait alors la Direction de l'instruction publique. Il y est mentionné que l'envoi maritime contient «44 objets pour notre musée» ainsi que divers objets destinés à des particuliers[11]. La liste que Gachet joint à l'envoi s'est malheureusement perdue. Il semble qu'Antoine-Marie Gachet ait fait une deuxième donation des objets de l'Inde au Musée cantonal de Fribourg, mais les archives des Capucins n'en font pas état. La lettre de remerciement de 1860 forme le point de départ de la reconstruction des objets attribués à Gachet. Kasprycki identifie clairement 23 objets qu'elle a trouvés lors de l'inventaire au «Séminaire d'anthropologie sociale» de l'Université, mais elle suppose en même temps que certains d'entre eux ont été perdus ou répertoriés à double. Elle s'est appuyée pour cela sur un projet de catalogue de la collection Gachet réalisé en 1989 déjà par Christian Feest en vue d'une publication[12].

On s'étonne que la collection Gachet, comparée à des collections similaires (p. ex. celle de Bonduel), contienne peu d'objets de nature religieuse et cérémonielle, relève S. Kasprycki, sans pouvoir donner d'explication à ce sujet. Pièces de vêtement, bijoux et ustensiles sont mis en exergue; pour les convertis, ils correspondent moins à la «nouvelle» personne qu'à la vanité et au «manque de pudeur» (Gachet) de la personne attachée à l'ancienne foi: mocassins ornés de perles de verre, mocassins brodés de soie, gants en cuir avec application de perles de verre, etc. À partir des années 1830 déjà, il semble que le port de vêtements occidentaux était un des traits distinctifs de la communauté des Ménominies convertis. D'autres artefacts de la collection mettent en valeur l'art décoratif indigène: petits paniers à couvercle en écorce de bouleau, coussinets porte-épingles brodés, récipients à sucre d'érable décorés, cuillères en bois pyrogravés, etc. Si Gachet appréciait le travail artisanal des Indiens, des femmes en particulier, c'est aussi parce que pour lui ce travail demandait du zèle et de la persévérance, des qualités correspondant en tous points à des vertus chrétiennes et qui s'inscrivaient ainsi dans le droit fil du «nouveau» message de la foi. Gachet parle en détail de l'usage du tabac et documente la consommation de tabac avec un ensemble de trois pipes décorées de motifs sculptés et pyrogravés. Cela n'est pas surprenant, car le tabac et les cérémonies rituelles incluant son usage avaient «une grande importance sociale et religieuse» (S. Kasprycki). Tout autant qu'il admire l'artisanat des femmes, il apprécie les objets réalisés par les hommes: des plats, des cuillères, des hottes, tous artistiquement sculptés. Gachet admire tout particulièrement les maquettes d'une pirogue et d'un canoë en écorce qui témoignent de la fascination pour les techniques de transport par voie d'eau, indispensables à la survie.

Des dessins méticuleux, source d'informations précieuses

Cette section est suivie d'une description des illustrations découvertes dans l'original du journal d'Antoine-Marie Gachet récemment retrouvé (p. 48-51). Celles-ci consistent en divers dessins naïfs réalisés à

Maquette d'une pirogue avec son système d'éclairage pour la chasse. Collection Pro Ethnographica, Fribourg.

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

1

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

2

1. Casse-tête en bois. Collection Pro Ethnographica, Fribourg.

2. Crosse de jeu de paume. Collection Pro Ethnographica, Fribourg.

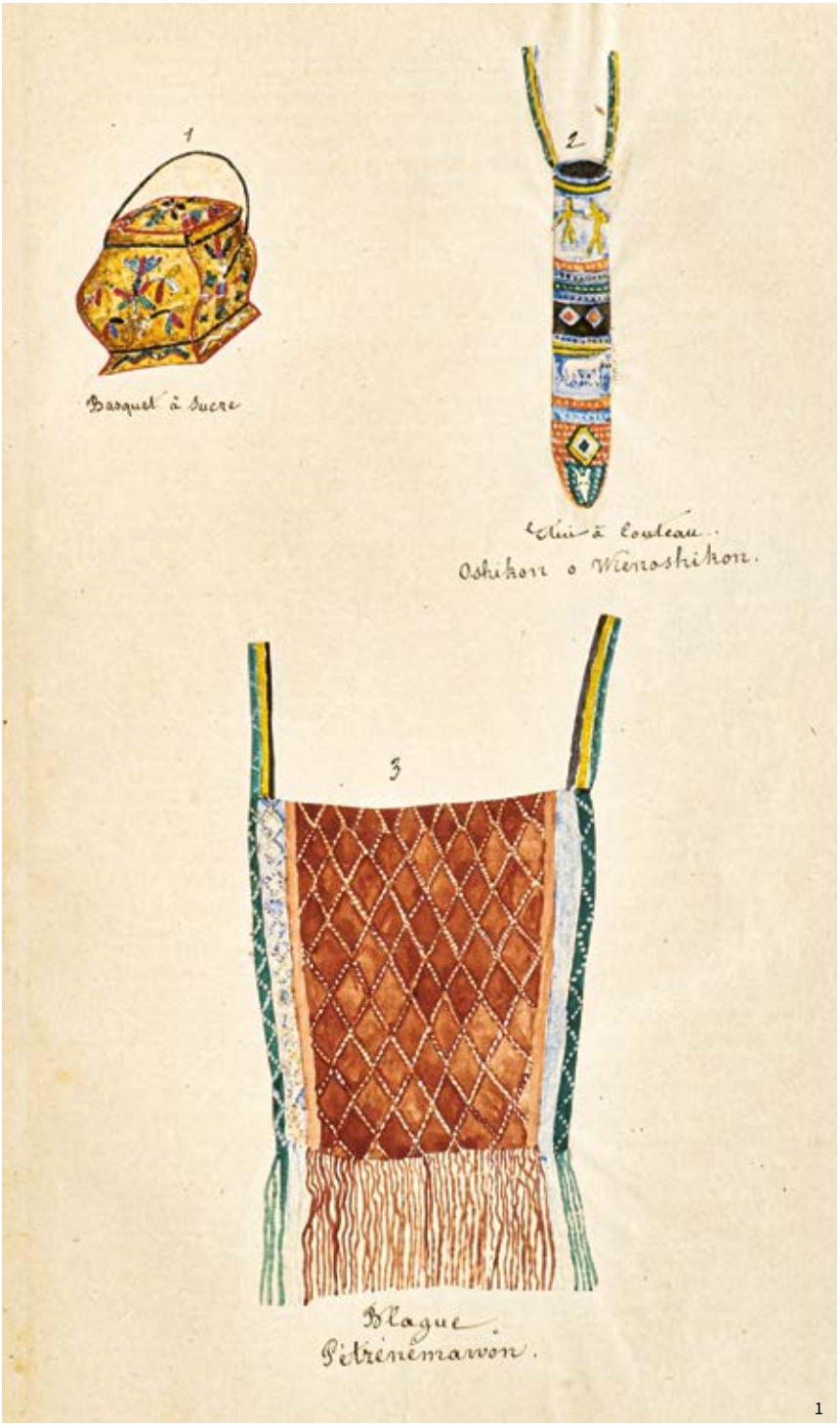
3. Représentation de différents artefacts de la tribu Ménominie. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

Capucins de Fribourg

3

l'encre et à l'aquarelle, qui sont expliqués au fil du texte ou sont eux-mêmes destinés à illustrer ce dernier. Au total, on trouve 43 divers feuillets annexés au journal: deux pages sont consacrées à des cartes géographiques, dix à des dessins de plantes trouvées dans la réserve et 31 à des sujets ethnographiques parmi lesquels 28 concernent la vie quotidienne (chasse, habillement, assemblées, etc.) et 22 des artefacts (par exemple des objets cérémoniels). Ces illustrations se distinguent non seulement par l'incroyable souci du détail dont elles témoignent, mais aussi par le fait qu'elles documentent des activités (par exemple, la fabrication de la sève d'érable) et en particulier des événements en lien avec la vie religieuse et liturgique tels que le baptême ou la visite de l'évêque. Kasprycki résume leur importance en ces mots: «Gachet's artifact plates are exceptional (…), no other artist produced illustrations of specified Menominee artifacts»[13].

L'ensemble des objets attribués à Antoine-Marie Gachet sont répertoriés dans le chapitre final de l'ouvrage: «Antoine Marie Gachet's Ethnografic Collection. With a Catalogue Raisonné». Ils y sont consignés à l'aide de photographies couleur accompagnées de leurs dimensions, d'une description et d'une comparaison avec d'autres pièces similaires. L'excellente qualité des photographies évoque celle d'un livre d'art que l'on aurait plaisir à feuilleter juste pour les images, sans même s'attarder sur les légendes. De même, les descriptions sont minutieuses et s'insèrent parfaitement dans l'abondante littérature sur les Ménominies. Le catalogue final reconstitue le classement chronologique des objets de la



1 Capucins de Fribourg

2 Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

1. Dessins représentant avec précision les décors et ornement de l'artisanat des Ménominies. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

2. Panier en écorce de bouleau, piquants de porc-épic, velours, rubans de soie et papier. Collection Pro Ethnographica, Fribourg.

collection sur la base de la numérotation effectuée par Gachet lui-même et d'une copie de diverses étiquettes originales aujourd'hui perdues. Parmi les 33 objets présentés, 23 ont été identifiés et peuvent être attribués avec certitude à Gachet. On peut également espérer qu'un examen systématique des entrepôts du Musée d'histoire naturelle et des archives de l'Université permettra de mettre au jour d'autres artefacts.

D'une qualité remarquable, cet ouvrage consacré à une brève période de la vie de l'un des grands missionnaires, ethnographes et capucins fribourgeois du XIXe siècle offre les bases nécessaires à de nouvelles recherches autour d'Antoine-Marie Gachet. Il ouvre notamment la voie à une édition critique du journal «Cinq ans en Amérique» ainsi qu'à une appréciation détaillée des cinq années passées en Inde par le missionnaire.

– Cf Adrian Holderegger: Neubewertung des Freiburger Kapuzinermissionars Antoine Marie Gachet. Zur Publikation von Sylvia S. Kasprycki über Gachet's fünf Jahre Tätigkeit Menominee-Mission in Amerika, in: Helvetia Franciscana, Vol.48 (2019) 150-170.

---

1 Sylvia S. Kasprycki, *Five Years in America. The Menominee Collection of Antoine Marie Gachet with a contribution by Anton Rotzetter and an introduction by François Rüegg*, Altenstadt (Allemagne) 2018, 96 p. (Pro Ethnographica 1, Fribourg).

2 Cf. Sylvia S. Kasprycki, *Gachet und wie er die Welt sah: Von Ethnologen, Missionaren und der Faszination der Dinge*, in: Cora Bender / Christian Cartensen /Henry Kammler / Sylvia S. Kasprycki (Hrsg), *Ding – Bild – Wissen. Ergebnisse und Perspektiven nordamerikanischer Forschung in Frankfurt a. M.*, Cologne 2005 (Studien zur Kulturkunde 124), 16-38 (p. 16s.) -S. Kasprycki enseigne à l'institut d'ethnologie de l'Université Johann Wolfgang Gœthe de Francfort-sur-le Main.

3 Cf. La bibliographie présentée dans: Sylvia S. Kasprycki, *Die Dinge des Glaubens. Menominees und Missionare im kulturellen Dialog, 1830-1880*, Münster 2006 (Ethnologie Bd.23), p. 329; ainsi que: Kasprycki, Ding – Bild – Wissen, p. 31 et: Kasprycki, Five years, p. 90

4 Cf. Kasprycki, Dinge des Glaubens, p. 46-55 et passim

5 Cf. Monumenta Anastasia, 4 vols., ed. Adelhelm Jann OFMCap, Lucerne 1939-46

6 Kaspycki, Five years, p. 16

7 Cf. aussi: Kasprycki, Dinge des Glaubens, p. 20-55

8 Cf. les références mentionnées dans: Kasprycki, Five years, p. 38-40 et p. 89s.

9 Ibid., p. 47

10 Ibid., p. 16. Voir les articles de F. Python et de F. Rüegg.

11 Cf. Kasprycki, Five years, p. 48

12 Cf. Kasprycki, Ding – Bild – Wissen, p. 32-38. Christian F. Feest, co-chercheur avec S. Kasprycki, Prof. ém. d 'ethnologie à Francfort-sur-le Main, a dirigé le Musée d'ethnographie de Vienne de 2004 à 2010.

13 Kasprycki, Five years, p. 50

« Occupons-nous maintenant des heureuses dispositions de nos Indiens à embrasser la religion catholique. Leur système religieux, abstraction faite des pratiques superstitieuses, est comme le vestibule du christianisme. Nous rencontrons dans l'âme de l'Indien surtout «l'âme naturellement chrétienne» de Tertullien. De son côté, la religion catholique seule peut civiliser l'Indien dans la véritable acception de ce mot… L'Indien ne peut vivre exclusivement d'idées; il lui faut une religion dont le culte parle à ses yeux comme à son cœur, et soit un reflet de ces beautés de la nature dans la contemplation desquelles son âme trouve ses délices.

L'Indien goûte singulièrement la doctrine catholique, qui lui apprend à se recueillir et développe en lui le penchant naturel qu'il a pour la contemplation. Les abstinences et les jeûnes qu'elle lui prescrit, il les accepte sans répugnance, puisqu'un instinct religieux lui a déjà fait entrevoir les complaisances que trouve le Grand-Esprit à ces pratiques.

Que la foi au Purgatoire est facile à l'Indien que croit à un long et pénible voyage que doivent faire ses chers défunts avant d'arriver an Paradis tel qu'il se le représente! Il a cru, païen, pouvoir les assister par les moyens matériels; il lui en coûtera peu d'admettre, une fois chrétien, que des âmes sans corps puissent trouver allègement dans des œuvres d'une nature spirituelle faites en leur faveur.

Comme toute autre nation païenne, nos Indiens croient à la nécessité du sacrifice, et du sacrifice expiatoire en particulier, toujours renouvelé, parce que l'homme ne vit pas dans le passé, et que tout péché a une terrible actualité. Ils sentent tout aussi vivement le besoin de participer au sacrifice en se nourrissant des chaires immolées qu'ils regardent comme la nourriture du Grand-Esprit; et mangeant ainsi avec lui, assis à sa table, ils regardent comme complète leur réconciliation avec lui. Mais qu'ils deviennent chrétiens, comme ils saisiront facilement les merveilleux enseignements de la foi en la sainte Eucharistie, et du sacrifice de la messe en particulier.»

Extrait du livre
Cinq ans en Amérique,
Journal d'un missionnaire
Fribourg, 1890

Sacrifice offert pour la guérison d'un malade: le corps d'un chien est suspendu à un poteau en bois surmonté d'une figure sculptée. Un sac de tabac est accroché au cou du chien.
«Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

Capucins de Fribourg

MUSÉE

La collection du Père Gachet et l'énigmatique «Musée ethnographique» fribourgeois

Fabien **Python**

1 Francesco Ragusa

Fabien Python, Dr ès Lettres, revient sur l'histoire complexe et parfois énigmatique des collections ethnographiques en lien direct avec le développement des différents musées de Fribourg à la fin du XIXe siècle. Il souligne le manque de vision commune qui fut fatale à ce domaine des sciences sociales.

2

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

Les artefacts légués par le Père Gachet au Musée cantonal ne constituent qu'une partie – heureusement émergée – des énigmatiques collections ethnographiques qu'a abritées l'institution sous ses divers avatars. Si certains objets ont pu être sauvés et documentés, beaucoup d'autres ont été détériorés, éparpillés ou volés au cours d'une histoire tumultueuse.

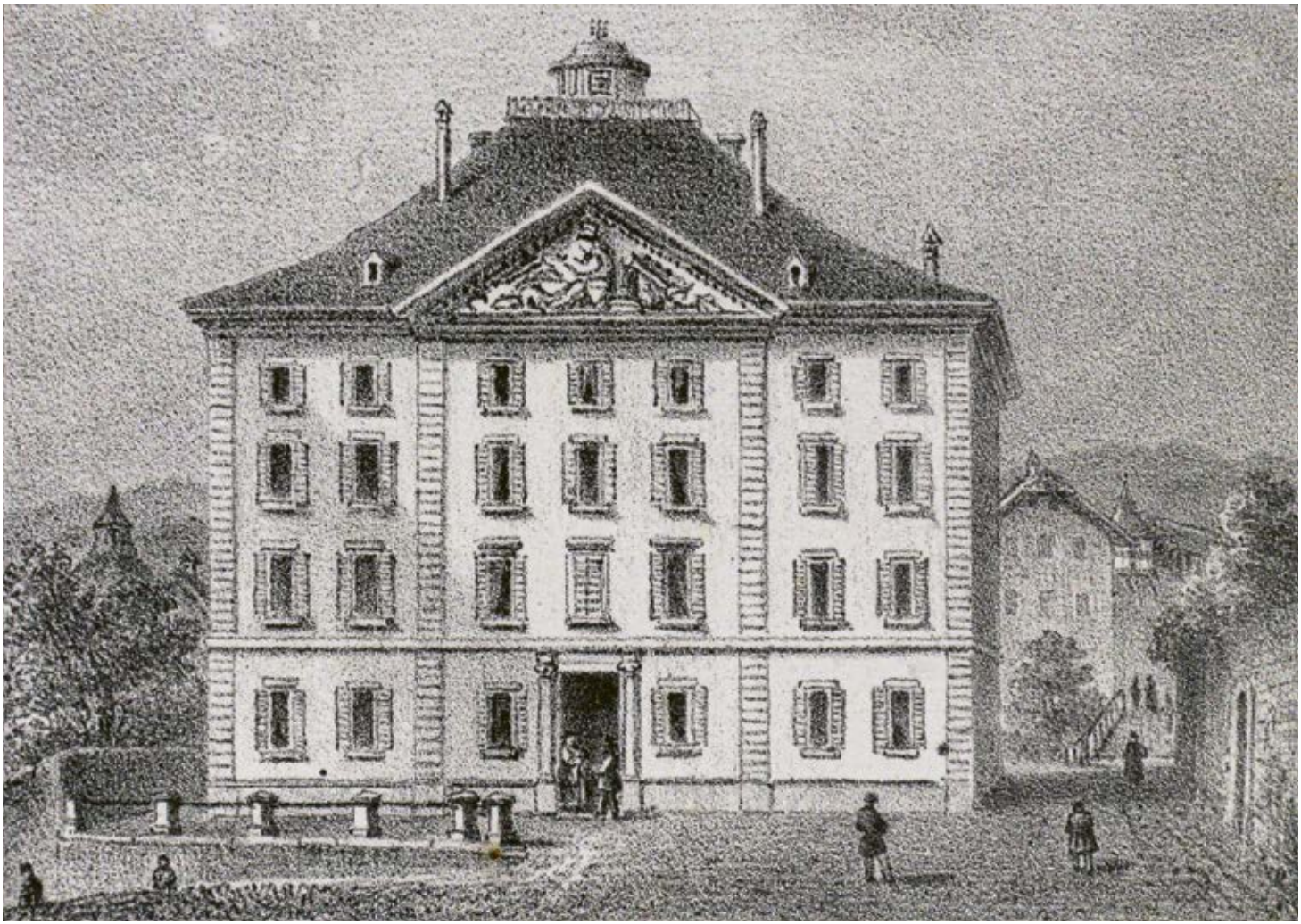
Dans l'histoire du Musée cantonal, l'ethnographie apparaît comme une collection fantôme avec des transferts et des contre-transferts qui s'éternisent, des greniers et des caves remplis de caisses mangées par les mites, des disparitions plus ou moins mystérieuses, et hélas, des conservateurs peu disposés à s'en occuper. Le sort de ces objets illustre le déplacement de l'attention qui fait la grandeur et la décadence des collections: un intérêt scientifique puis un certain sensationnalisme, auquel succède un large désintérêt. La collection ethnographique aura particulièrement joué de malheur au sein du musée, ou plutôt entre les deux musées devenus concurrents.

Les premiers pas de l'ethnographie au Musée

Les premiers objets de cette collection proviennent du chanoine Aloyse Fontaine, que l'on peut considérer, avec le Père Jean-Baptiste Wiere SJ, comme le fondateur des musées fribourgeois. En digne représentant des Lumières catholiques, Fontaine s'intéresse à tous les domaines de l'activité humaine et quelques artéfacts d'Inde ou de Nouvelle-Zélande ornent ses collections. Plusieurs de ces objets semblent avoir disparu lors du pillage du Collège ayant suivi

1. Plaque de jade néphrétique en forme de grenouille, Chine, s.d. (av. 1824). Musée d'histoire naturelle, Fontaine 7569, Fribourg.

2. Totem trouvé dans un cimetière indien. Collection Pro Ethnographica, Fribourg.



Musée d'art et d'histoire Fribourg (MAHF)

le Sonderbund (novembre 1847) mais on peut reconnaître l'écriture du chanoine sur les étiquettes de certains d'entre eux qui ont été conservés pour leur valeur minéralogique, ainsi une plaque de jade néphrétique en forme de grenouille[1].

La collection s'agrandit un peu avec les envois du deuxième conservateur du Musée, le Père Claude Gotteland SJ, qui quitte son poste pour établir la première mission des Jésuites en Chine (à Zi-Ka-Wei) après leur expulsion en 1724. Il y fonde un collège et une église et envoie une collection d'objets à son ancien cabinet en 1842 (porcelaine, lanterne chinoise, parasol, première paire de baguettes, abécédaires, encre de Chine et dessins).

L'activité missionnaire des Jésuites qui a alimenté de nombreuses collections à travers le monde s'est pourtant davantage concentrée à Fribourg sur l'archéologie de la Ville éternelle ou les collections scientifiques. Et bien sûr tout s'arrête en 1847 avec leur expulsion du canton et du pays. La guerre du Sonderbund a éprouvé durement le musée du Lycée où des vols et des destructions ont eu lieu. Tout aussi regrettable, les premiers catalogues disparaissent dans la tourmente.

La politique culturelle des radicaux bénéficie surtout aux musées scientifiques et le conservateur Meinrad Meyer, qui a déjà fort à faire avec la nouvelle Bibliothèque cantonale, ne peut dispenser qu'une activité réduite. Les fragments conservés du premier catalogue (1848) ou les descriptions contemporaines n'en font aucun cas. En l'absence d'inventaires, il est difficile de savoir si le peu d'égard accordé à cette collection est dû à la qualité des objets. Il est vrai qu'il ne s'agit encore que de quelques éléments, sur lesquels les informations sont vagues. Quelques voyageurs du canton y ajoutent sporadiquement des souvenirs: une giberne de l'Ile Saint-Louis (Réunion), le bout d'un arc ou une «antiquité chinoise», tous objets aujourd'hui assez fantomatiques.

Il demeure en outre une incertitude sur la localisation précise de la collection ethnographique, certes encore bien modeste, du Musée. Les objets semblent avoir voisiné avec les collections d'histoire naturelle avant d'intégrer les collections historiques et artistiques au premier étage du Lycée.

Le développement des années 1860

Le véritable essor de la collection date du début des années 1860, soit après la parenthèse radicale. Si l'ethnographie ne connaîtra jamais les honneurs d'une salle à part, comme les collections des Lacustres (1862) ou des Armes (1872), elle s'augmentera d'apports remarquables.

Deux figures marquent cette époque: le Père Antoine-Marie Gachet et le photographe Pierre-Joseph Rossier. Ce dernier lègue en 1863 plusieurs objets en provenance du Siam (Thaïlande), de Chine et du Japon. On possède de lui des vues stéréoscopiques saisissantes (il est un pionnier de cette technique, en contact avec l'entreprise londonienne Negretti & Zambra) mais la collection d'objets légués au Musée est restée jusqu'à ce jour introuvable.[2]

Quelques militaires et aventuriers participent aussi à l'enrichissement ponctuel du

Le Lycée, Fribourg, lithographie Augustin Bader, MAHF, Fribourg.

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

musée. Hubert de Boccard, chercheur d'or en Australie et en Nouvelle-Zélande rapporte des objets de ses lointains voyages: le bâton de commandement d'un chef australien, des armes de chasse, un boomerang (1868). Le capitaine Théodore Folly y ajoute des objets du Maghreb et Léon Genoud des objets du Chili et de Panama (1877). Le legs de la collection d'armes du comte Oswald Szymanowsky (1872) comporte aussi quelques curiosités d'Afrique ou du Pacifique.

La collection Gachet (1860)

En novembre 1860, l'Etat de Fribourg reçoit 44 objets envoyés par le Père Gachet[3]. Il s'agit essentiellement d'objets domestiques et rituels des Folles-Avoines (*Ménominie*). Des cadeaux sont également envoyés à des particuliers: l'évêque Marilley reçoit du sirop d'érable, la comtesse Marie Fegely-Maillardoz une paire de mocassins. Une seconde donation a lieu en 1868, à son retour d'Inde. Il s'agit cette fois de 4 aquarelles intitulées «scènes des Hindous»[4].

Silvia S. Kaspricky a pu étudier le détail de cette donation en croisant les données des objets, des inventaires existants et des étiquettes originelles[5]. On peut en effet reconnaître les étiquettes du Musée cantonal sur plusieurs objets de la collection Gachet, qui correspondent généralement aux indications données par le catalogue du musée.

Les 48 objets des deux donations Gachet constituent l'un des ensembles les plus cohérents du «Musée ethnographique» sis au Lycée. Le catalogue de Louis Grangier, quoique postérieur (1882), permet de s'en faire une idée. 238 objets (ou groupes d'objets) sont consignés, souvent très sommairement, parfois avec la mention de leur provenance ou de leur donateur. Louis Grangier avait été à bonne école lors de son séjour à Dresde en tant que traducteur du catalogue scientifique de la Dresdner Königlichen Gemäldegalerie réalisé par Julius Hübner. Pressé par le temps, il ne put réaliser à Fribourg qu'un inventaire rapide où abondent les imprécisions[6]. Un catalogue plus précis fut un temps en préparation avant d'être abandonné. Une version manuscrite antérieure (1877) suit l'ordre des armoires, ce qui peut donner une indication sur la disposition des différents cabinets.

À cette époque, les objets étaient disposés dans une ou plusieurs armoires vitrées situées dans la «salle de la Mosaïque», au premier étage du bâtiment. Cette grande salle rassemblait, autour de la monumentale mosaïque de Cormérod disposée horizontalement et cernée d'une balustrade, des armoires remplies d'antiquités romaines, d'artefacts ethnographiques et de «souvenirs historiques» dans un pêle-mêle auquel nous ne sommes plus guères habitués[7].

La présence en début de section des objets du Père Gachet signale leur importance. Les n° 1 à 28 concernent la première donation mais certains numéros (17, 19, 25, 27) comportent plusieurs pièces[8]. La seconde donation est répertoriée sous l'unique n° 167.

Gachet a également fait des dons au Musée d'histoire naturelle hébergé dans les étages supérieurs du Lycée. La vitrine A de la salle de zoologie comporte un «castor du canada» qui lui est attribué mais le catalogue de Grangier est peu loquace sur les collections

Petits paniers à couvercle en écorce de bouleau, art décoratif.
Collection Pro Ethnographica, Fribourg.

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

Capucins de Fribourg

scientifiques[9]. Le Capucin l'évoque dans *Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire*, publié dans la *Revue de la Suisse catholique* de 1882 à 1889 puis par l'Imprimerie catholique suisse en 1890:

> «Un Sauteux, grand chasseur, qui a épousé une Folle-Avoine, m'a apporté un castor qu'il a tué à une centaine de milles de la mission. Cet animal a été pris dans une trappe. Il est difficile de s'en emparer autrement. J'en ai fait don au musée de ma ville natale»

L'auteur ajoute *cum grano salis* que les Indiens en ceci «devanciers de Darwin» considèrent ces animaux si sagaces «comme leurs ancêtres».

Après les premiers apports du chanoine Fontaine et des Pères Jean-Baptiste Wiere et Claude Gotteland SJ, il revient donc à un Capucin d'avoir fourni une collection d'envergure au Musée. Ce legs traduit l'importance des missions menées par les Capucins, après le grand moment jésuite illustré à Fribourg par les personnalités du début du XIXe siècle. D'autres Frères mineurs y contribueront de manière plus anecdotique. Un échantillon de bitume de la mer Morte est rapporté par le Père Athanase Teuret de Bulle en 1879. Le Père Gélase fournit quant à lui une pipe d'opium en 1881.

Un éloignement fatal

La séparation officielle du Musée d'art et d'histoire et du Musée d'histoire naturelle décidée par le régime radical (1849) n'eut pas de conséquence immédiate. Bien que dotées de statuts, de budgets, de commissions et de conservateurs différents, les deux institutions continuent de cohabiter sous un même toit, celui du Lycée. En revanche le déménagement du Musée d'histoire naturelle au fond du boulevard de Pérolles en 1897 marquera le déclin inexorable des collections ethnographiques.

Un accord instituant les collections ethnographiques au Musée d'histoire naturelle est pourtant conclu dès 1899 mais seuls les acquisitions récentes y sont envoyées[10]. L'annonce faite en 1900 restera un vœu pieux:

> «Aujourd'hui nos collections d'histoire naturelle sont réparties dans six grandes salles, au premier étage de la Faculté des sciences, au-dessus de l'institut de physique […]. Nous y joindrons bientôt la collection ethnographique qui, avec le temps, deviendra la rubrique: Anthropologie-Ethnographie».[11]

Les anciens fonds restent au Musée d'art et d'histoire, où certains sont déposés dans des caisses en attendant leur transfert. Bientôt même les nouveaux objets seront directement entreposés dans des galetas à Pérolles. En l'absence d'inventaires précis, cette séparation entre anciens fonds et nouvelles acquisitions rend très difficile le traçage des objets, d'autant que beaucoup d'entre eux se détériorent dans l'attente d'une solution viable.

Le transfert prévu en 1899 entre les deux musées s'éternise. En 1912, le Musée d'histoire naturelle renvoie même certains objets au Musée d'art et d'histoire qui les place dans les galetas déjà bien encombrés du Lycée puis dans une annexe du couvent de la Visitation. À l'abri «des rongeurs et des

Mocassin brodé et sa représentation dessinée. Collection Pro Ethnographica.

Capucins de Fribourg

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

Etui à pipe en bois.
Collection Pro Ethnographica.

intempéries»[12], les objets le seront moins des mites et de l'humidité qui auront raison de la plupart des textiles.

À lire les rapports et la correspondance, on s'aperçoit qu'aucun des conservateurs ne souhaite réellement accueillir l'ethnographie, qu'il s'agisse du chanoine Nicolas Peissard au Musée d'art et d'histoire ou de Maurice Musy ou Othmar Büchi au Musée d'histoire naturelle. L'empressement à s'en débarrasser devient même de plus en plus évident à mesure que la place se fait rare. Au Lycée, le Musée d'art et d'histoire se trouve lui aussi de plus en plus à l'étroit, partageant désormais les étages non seulement avec le Collège mais encore avec la dynamique Université. Son déménagement à l'Hôtel Ratzé deviendra inéluctable quelques années plus tard (1921-1929). Au moment où les Facultés quittent le Lycée pour les nouveaux bâtiments de Miséricorde, la collection est abandonnée au Père Wilhelm Schmidt, professeur titulaire de la chaire d'ethnographie (1940)[13]. Le déménagement a lieu l'année suivante, au milieu des nombreux transferts occasionnés par la situation internationale[14].

Conclusion

Avant la désaffection du début du XXe siècle, l'ethnographie a constitué une grande attraction au Lycée. Elle s'attire un public érudit, mais connaît aussi les faveurs de milieux plus populaires. Avec la collection d'armes, c'est le secteur du Musée qui connaît le plus franc succès dans des temps où les voyages sont rares. Tasses turques, coutelas arabes, narguilé, baguettes et parasol chinois, boomerang et œufs d'autruche, harpon à pêcher l'hippopotame, têtes d'albatros ou sarbacane: tous ces objets intéressent vivement un public avide d'exotisme. Notons au passage que le «Musée ethnographique» recèle aussi des objets plus inattendus comme un cor des alpes, les fragments d'une bombe prussienne de 1870 ramenée de Strasbourg par Louis Grangier ou encore un encrier formé d'un boulet et de quatre balles provenant de Sébastopol (1878). Le manque d'espace au Lycée contraignait à de nombreuses concessions.

La politique muséale mise en place dans les premières années du XXe siècle vise à restreindre les collections sur des objets du canton. Cet effort, qui permet de sauver des objets locaux menacés de disparition, ne jouera évidemment pas en faveur de l'ethnographie. Confrontée à de lancinants problèmes d'espace, peu en phase avec les investissements identitaires qui marquent les avancées essentielles de l'institution, elle a été pratiquement abandonnée avant de vivre d'autres péripéties sous les cieux de Miséricorde. La suite de l'histoire ne se jouera plus au sein des collections publiques.

Le destin de la collection Gachet au Musée d'art et d'histoire illustre bien les tensions qu'ont connu les collections ethnographiques lorsqu'aucune volonté n'a émergé pour en faire un musée à part entière. Les artefacts se voient tantôt rapprochés des sciences naturelles (placés avec des ani-

Indienne de la tribu des Ménominies vêtue de noir. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

1 Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

2 Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

maux, plantes ou minéraux d'une même provenance), tantôt des sciences humaines comme l'archéologie lacustre (rapprochant des «sauvages» d'ici ou d'ailleurs) ou sporadiquement de la salle d'armes (où le problème se pose pour les armes exotiques comme les boomerang ou tomawak).

Davantage que des fonds et de l'espace, il a sans doute manqué une personnalité pour que le Musée ethnographique échappe à l'abandon qui fut le sien avant son rattachement à l'Université. Dans les mêmes années, Neuchâtel, où la collection ethnographique est aussi présente dès les débuts, constitue son musée dans la villa Pury inauguré en 1904[15].

Bibliographie

BECK David 2002: *Siege and Survival: History of the Menominee Indians, 1634-1856*. Lincoln: University of Nebraska Press.

Terry Bennett, *La redécouverte de Pierre Joseph Rossier. Son périple en Extrême-Orient*, in Terry Bennett, Gérard Bourgarel & David Collin, *Pierre Joseph Rossier, photographe. Une mémoire retrouvée,* Pro Fribourg 153 (2006), p. 7-21.

Louis Grangier, *Cahier des objets d'antiquité, numismatique etc.*, manuscrit, 1877, (Archives du MAHF 6.1 4).

François Ruegg, *Introduction. Des collections sortent de l'oubli*, in François Ruegg (dir.) *Des collections sortent de l'oubli. Un trésor. Une histoire. Ethnologie – Anthropologie sociale*, Fribourg, Pro Ethnographica, 2015, p. 9-19.

– «Brève présentation des collections principales», in François Ruegg (dir.) *Des collections sortent de l'oubli. Un trésor. Une histoire. Ethnologie – Anthropologie sociale*, Fribourg, Pro Ethnographica, 2015, p. 91-102.

François Walter, *Avant l'anthropologie, les missionnaire fribourgeois (XVIIIe-XIXe siècles)* in François Ruegg (dir.), *Des collections sortent de l'oubli. Un trésor. Une histoire. Ethnologie – Anthropologie sociale*, Fribourg, Pro Ethnographica, 2015, p. 61-81.

1.Calumets en bois.

2. Détails du calumet, décor en crin, poils de porc-épic, et rubans de soie.

1 Laurence Perler Antille, *Les naturalistes fribourgeois sortent de leur réserve!*, Fribourg, Faim de siècle, 2007, p.20.
2 Philippe Dallais, «Lost memories. The search for the first Swiss in Japan», in Roger Mottini (dir.), *Switzerland and Japan. Highlights of their Encounter*, Zurich, Swiss-Japanese Chamber of Commerce, 2006, p. 55-91.
3 Sylvia S. Kasprycki, *Five Years in America. The Menominee Collection of Antoine Marie Gachet*, Altenstadt, ZKF Publishers, 2018, p. 37-38.
4 Louis Grangier, *Catalogue du Musée Cantonal de Fribourg*, Fribourg, L. Fragnière, 1882. Le catalogue Grangier permet de dissiper le doute sur la provenance de ces objets, le terme «indien» ayant pu porter à quiproquo (d'Inde ou d'Amérique), cf. Kasprycki 2018 p. 39 n. 5.
5 Kasprycki 2018, p.37-39 et le catalogue raisonné pour la trentaine d'objets restants, p. 83-87.
6 Ainsi la seconde donation de 1868 est datée par Grangier de 1866; cf. Kasprycki 2018, p. 39 n. 5.
7 Sandrine Ducaté, «La mosaïque de Cormérod. Histoire d'une découverte encombrante…» in Sandrine Ducaté (dir.), *Avenue de Rome. Fribourg en quête de racines antiques*, Fribourg, Société d'histoire du canton de Fribourg, 2018, p. 77-108.
8 Grangier 1882, p. 77-86.
9 Grangier 1882, p. 109.
10 Journal du conservateur [Max de Techtermann], 11 et 23 février 1899; Techtermann, Rapport de remise, 1899 (Archives du MAHF 1.1 4, dossier 2).
11 B*ulletin de la Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles*, 8 (1898-1900), p. 53.
12 Lettre de Raymond de Boccard à Georges Python, 22 juin 1912, AEF, DIP 724.
13 B*ulletin de la Société Fribourgeoise des Sciences naturelles*, 36 (1940-1942), p. 56-57.
14 Fabien Python, *D'art et d'histoire. Tribulations d'un musée XVIIIe-XXIe siècle*, Fribourg, Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, 2018, p. 286-288
15 Roland Kaehr & Valérie Sierro, «Le passé recomposé. Du Cabinet de curiosité à l'annexe du Musée de peinture» in Marc-Olivier Gonseth, Jacques Hainard & Roland Kaehr (dir.), *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 2005, p. 21-35.

« Adieu donc, belle terre d'Amérique! J'avais cru trouver en toi ma seconde patrie, et voilà, que je te quitte. En te voyant fuir ainsi derrière moi, il me semble que je meurs une première fois. Adieu, noble république, que baignent deux océans, plus grande encore par la liberté que tu accordes à tous ceux qui te la demandent et qui savent s'en montrer dignes! Quel enseignement tu donnes à ta sœur aînée de la vieille Europe, qui trop souvent n'a pour ses enfants catholiques que le cœur d'une marâtre! Adieu, frères dans la foi, bientôt innombrables, qui adorez si dignement le Seigneur, sous les voûtes sacrées de ces splendides temples que vous élevez au Très-Haut au prix de vos sueurs; comme vous dédommagez le cœur de votre Mère l'Eglise des amertumes dont remplissent son cœur les défaillances d'un si grand nombre de ses enfants! Adieu, chers confrères dans l'apostolat, qui arrosez de vos larmes et de vos sueurs, comme vos prédécesseurs l'ont arrosée de leur sang, cette immense portion du champ du Père de famille; puisse le Seigneur bénir toujours vos travaux, et remplir vos mains de gerbes abondantes! Adieu, religieux sans nombre, qui, en si peu d'années, avez fait éclater tous ces prodiges de vertu et de science, qui, pendant de si longs siècles, ont fait l'admiration de la vieille Europe! Adieu, troupe de vierges héroïques, qui, sur des milliers de points de cet immense territoire, consacrez votre jeunesse, votre santé, vos forces, toute votre vie à l'éducation de la jeunesse, au soulagement de toutes les misères, adieu! O Eglise d'Amérique, encore si jeune et déjà si forte et si belle, adieu! Qu'elles s'accomplissent en toi ces paroles du royal prophète: Vous mangerez le fruit des travaux de vos mains. Vous êtes heureux et le succès vous couronnera. Vous serez comme une vigne chargée de fruits. Vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes oliviers autour de l'arbre qui les a produits.»

Extrait du livre
Cinq ans en Amérique,
Journal d'un missionnaire
Fribourg, 1890

Technique de portage d'enfant sanglé. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

Capucins de Fribourg

COLLEC
TION

Joyau des collections ethnographiques missionnaires de Pro Ethnographica

François **Ruegg**

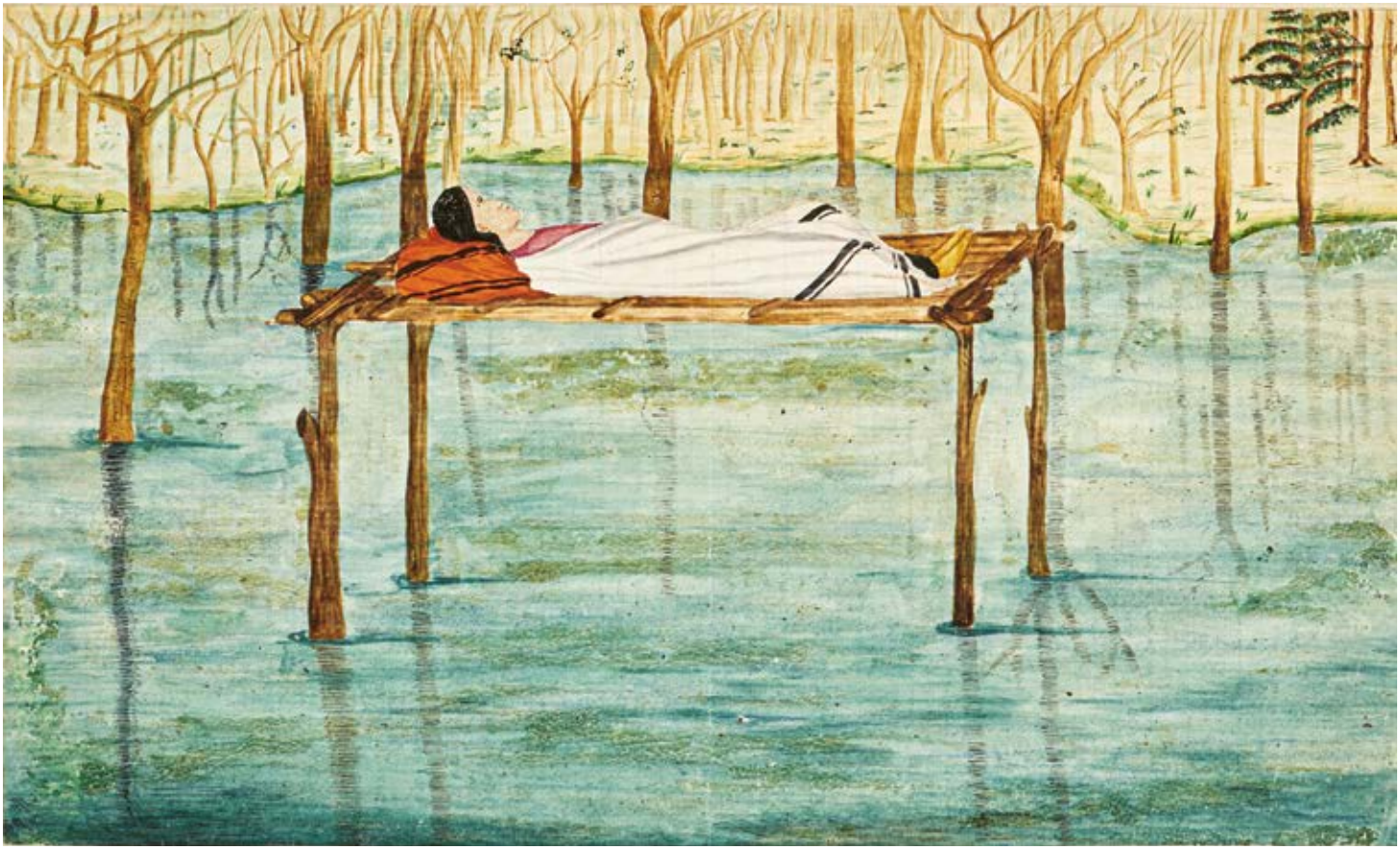
François Ruegg, professeur émérite d'anthropologie culturelle et sociale à l'Université de Fribourg et Président de l'Association Pro Ethnographica retrace la mise en lumière de la collection du Père Gachet et sa considération retrouvée.

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

Bonbons en sucre de sirop d'érable, formés dans des moules en bois. Collection Pro Ethnographica, Fribourg.

C'est en tant que gardien de la collection Gachet, mais également en tant qu'éditeur du très beau volume écrit par Sylvia Kasprycki au sujet des cinq ans en Amérique[1] du P. Gachet, publié en 2018 que je voudrais présenter brièvement l'histoire de ce qui est en fait un catalogue raisonné mis en contexte. Madame Kasprycki est sans doute la meilleure experte de notre missionnaire, Antoine-Marie Gachet et des Indiens Ménominie qu'il était allé évangéliser au milieu du XIXe siècle. En effet cette américaniste distinguée lui a dédié plusieurs ouvrages, directement ou indirectement. Je ne mentionnerai ici que le livre intitulé *Die Dinge des Glaubens de 2006, Menominees und Missionare im kulturellen Dialog 1830-1880*.[2]

Ce volume témoigne également de la bonne collaboration entre les Capucins de Fribourg et notre association, Pro Ethnographica. Ceux-ci nous ont gracieusement permis de photographier et de reproduire les dessins du Père Gachet. Plus particulièrement, je voudrais souligner la collaboration du regretté P. Anton Rotzetter qui a rédigé une biographie de Gachet comprenant également son autre séjour exotique, celui qu'il fit chez les Indiens en Inde, cette fois, dès 1862, pour aller assister un évêque, Mgr Athanasius Hartmann. Enfin grâce aux initiatives du Professeur Holderegger pour la mise en valeur de l'héritage Gachet, nous sommes en mesure aujourd'hui de réunir, dans un commun intérêt, dans ce cahier de PRO FRIBOURG, le Journal et les objets ethnographiques rapportés par notre missionnaire-ethnologue, ainsi que le contexte historique de la constitution de cette collection[3].



Capucins de Fribourg

Capucins de Fribourg

Père Wilhelm Schmidt, fondateur de la Chaire d'Ethnologie.

Femme morte de la tribu des Ménominies (?). «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

La redécouverte d'une collection oubliée

Les clefs de l'abri anti-atomique des caves de l'Université sont déposées, me dit-on, auprès de la secrétaire du «Séminaire d'Ethnologie». Muni du trousseau, je descends dans les sous-sols de «Miséricorde», encombrés de meubles usagés et de poubelles. Parmi les différentes caves, je finis par trouver la chaîne et le cadenas qui ferment l'entrée de l'abri en question. La lourde porte cède et me voici, à la lumière d'un néon blafard, face à des étagères métalliques où se trouvent entreposés de grands cartons gris, ainsi qu'à l'air libre, des flèches et quelques objets n'entrant pas dans les cartons: filets de pêche, boucliers. Au milieu de la pièce traîne un meuble BIGLA à tiroirs coulissants dans lequel je trouve une caissette en bois contenant des fiches dactylographiées…le catalogue, merveille! Des affiches et des photos grand format d'un guerrier papou armé de son bouclier et de l'avion d'un missionnaire de brousse témoigent d'une possible exposition passée. Le tout me rappelle les aventures de Tintin!

Durant mes premiers dix ans à l'Université, j'avais entendu parler plusieurs fois de ces collections ethnographiques, liées d'une façon ou d'une autre au Père Wilhelm Schmidt, fondateur de la Chaire d'Ethnologie en 1942 qu'il occupa jusqu'en 1952. Il avait alors 83 ans! Elles sont vraiment le fait de ses successeurs, Koppers pour l'Inde et Höltker pour la Nouvelle Guinée, mais la forte personnalité du P. Schmidt les éclipse au point qu'on les identifiait par son nom. Le dernier ethnologue missionnaire et professeur à l'Université de Fribourg, le Père Hugo Huber – que je n'ai pas connu – était africaniste. Il a également contribué à enrichir les collections. En 1989, après presque trente ans d'activités à ce poste, il céda la Chaire au regretté Professeur Christian Giordano qui l'occupa à son tour jusqu'au printemps 2016. Avec le premier professeur laïc et la décolonisation, l'ethnologie à Fribourg s'était détournée des pays exotiques pour se concentrer sur l'Europe et progressivement sur l'Europe de l'est, le rideau de fer venant de se déchirer[4]. Ainsi ces collections ethnographiques, majoritairement asiatiques et africaines ne suscitèrent-elles guère d'intérêt parmi les collègues ethnologues et leurs étudiants. Si l'on ajoute à cela le fait qu'elles avaient été majoritairement rassemblées par des missionnaires, peu en odeur de sainteté, si l'on peut dire, dans l'ère post-coloniale où on leur reprochait d'avoir fait le jeu des colons quand ce n'est pas d'avoir tout simplement volé ces objets aux pauvres indigènes, on comprendra mieux le relatif oubli dans lequel ces collections étaient tombées.

À part de rares demandes de renseignements sur tel ou tel objet de la part de chercheurs ou de collectionneurs individuels à qui nous ne pouvions répondre la plupart du temps, faute d'un catalogue à jour, les seules requêtes vinrent de la part de l'ancien directeur du Musée de Vienne et d'une chercheuse, spécialiste des Indiens d'Amérique du Nord, Madame Sylvia Kasprycki[5]. Ces deux personnages avaient déjà visité la collection Gachet dont ils avaient fait l'inventaire pour leur compte. En 2008 à l'occasion d'une vaste exposition consacrée par le Musée de Vienne aux Indiens d'Amérique du Nord à Schallaburg en Autriche, ce Musée nous emprunta quelques pièces

1 Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

2 Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

appartenant à la collection Gachet, notamment des mocassins.

À nouveau en 2011, cette fois pour une exposition à Rosenheim en Allemagne, la même demande nous parvint. C'est donc que cette collection devait avoir une certaine importance internationale! Séjournant fréquemment à Vienne, j'avais rendu visite au directeur du Musée, M. Feest et j'étais par conséquent en rapport avec ce, jusque-là, mystérieux amateur de Gachet. Je consultai les ouvrages de Sylvia Kasprycki qui traitaient des Indiens d'Amérique du Nord et particulièrement de cette tribu Ménominie auprès de laquelle notre bon Père avait été envoyé. Je commençai ainsi à m'intéresser à Antoine-Marie Gachet.

À partir de 2012 je fus chargé de m'occuper de l'ensemble des collections ethnographiques. Voyant arriver ma retraite à grands pas, je me mis en tête de réaliser au moins un inventaire numérisé des collections avant de quitter mon poste. Je me rendis au Rectorat pour en négocier la mise en œuvre, quand j'appris que l'Université envisageait de vider les caves de Miséricorde pour leur donner de nouvelles fonctions et par conséquent de s'alléger des collections ethnographiques. En fouillant dans les documents liés aux collections, récupérés dans la cave, articles de journaux, biographies des Pères de l'Ordre de la Société du Verbe Divin (SVD) auquel appartenaient Schmidt et ses successeurs, je tombai sur des photocopies du Journal d'Antoine-Marie Gachet, ce frère Capucin relatant ses *Cinq ans en Amérique: journal d'un missionnaire*, publié sous forme de feuilleton dans la *Revue de la suisse catholique* de 1882 à 1889, puis en entier en 1890. Ce récit infiniment précieux pour comprendre l'auteur et sa collection mériterait une réédition critique et commentée. Si l'on y ajoute la découverte de l'original, orné de dessins admirables, conservé et maintenant restauré par les Capucins, on est ici en présence d'un ensemble documentaire rare: des objets mis en contexte par l'auteur lui-même de la collection. Le Journal de Gachet nous montre à la fois une société indienne déjà fort touchée par les contacts avec les marchands et les missionnaires, comme en témoignent les objets liés à la production de sucre d'érable et les dessins relatifs à l'église qu'il desservait.

Nos deux experts, le professeur Feest et la Dr. Kasprycki reviennent à Fribourg, invités par Pro Ethnographica à faire une conférence à l'Université sur le Père Gachet. Déception, la conférence est magnifique, vivante et illustrée, mais la salle est vide. Pensant qu'une conférence en allemand eût attiré plus de public, je me sentis bien honteux devant ce résultat piteux. Les experts se rendirent toutefois à Bulle pour vérifier une dernière fois les objets de la collection Gachet. Cela nous permit d'exclure des objets certes indiens mais appartenant à des tribus du sud et non à ces Ménominies que le P. Gachet avait fréquentés. Avec nos faibles moyens, quasi exclusivement soutenus par la Fondation le Cèdre, nous engageâmes le projet de publier pour commencer le catalogue raisonné de la collection, paru enfin en 2018 sous le titre *Five Years in America*.

Avec un admirable dévouement Sylvia S. Kasprycki travailla à terminer ce volume de grande qualité qui redonne enfin sa

1. Feuilles d'écorce de bouleau pliées.

2. Feuilles d'écorce de bouleau utilisées pour prendre des notes ou comme carnet de comptes.
Collection Pro Ethnographica, Fribourg.

1

Capucins de Fribourg

2

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

Capucins de Fribourg

3

place à notre missionnaire ethnologue et de manière internationale, le livre étant publié en anglais et distribué par une université américaine. J'ai exprimé dans l'introduction mon enthousiate découverte de son journal qui rapporte les évènements comme ils sont vécus. Il nous donne ainsi une excellente image de ce que pouvait être alors la société indienne des Ménominies, une société déjà passablement «pacifiée» ou acculturée, dans laquelle les activités traditionelles de pêche et de chasse faisaient déjà une large place au commerce d'objets artisanaux confectionnés par les indiennes, qu'il s'agisse des bonbons de sirop d'érable ou de panier en osier, comme en témoigne la collection elle-même.

Une société en train de se moderniser donc et dans laquelle on pratique le commerce des fourrures et du sirop d'érable. Il n'est pas possible d'aller plus avant ici dans l'étude détaillée de l'ethnographie ménominie mais il faut tout de même signaler que dans son journal il fait des remarques tout à fait intéressantes au sujet des rôles sociaux des hommes et des femmes de cette tribu. Si la collection Gachet ne constitue qu'une petite partie de l'héritage ethnographique de l'Université, notons toutefois qu'elle en est un des joyaux pour les raisons que nous avons dites, à savoir le fait qu'elle est accompagnée de textes et d'illustrations de grande qualité.

L'histoire compliquée de la collection Gachet, le destin de son Journal méritent certainement qu'on les raconte, tant ils témoignent des changements survenus dans la conception des cultures exotiques dont on a trop souvent et trop longtemps eu tendance à caricaturer la vision, tantôt les traitant de bons sauvages à imiter, tantôt de cruels barbares à écarter, comme si nous-mêmes n'avions pas aussi idéalisé autrefois notre propre «civilisation» avant de la dénigrer aujourd'hui, sous la pression de la culpabilité historique et de la correction politique.

Sous leurs diverses facettes présentées ici, biographique, historique, institutionnelle et ethnographique, le Journal et la collection ethnographique du Père Gachet prennent toute leur signification au sein de l'héritage patrimonial du canton. Puissent ces éclairages contribuer à leur conservation mais également à leur mise en valeur.

1. Récolte du sirop d'érable. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

2. Morceau de sirop d'érable. Collection Pro Ethnographica, Fribourg.

3. Indienne Ménominie âgée se rendant à l'érablière avec du matériel sur le dos. «Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionaire», 1857-1862.

1 Publié par ZKF en anglais sous le titre de *Five Years in America* et distribué aux États-Unis par l'Université d'Oklahoma, le livre est disponible auprès de Pro Ethnographica. Voir dans ce volume le compte-rendu de l'ouvrage de A. Holderegger.
2 Les autres titres dû à sa plume se trouvent dans la bibliographie du catalogue.
3 Voir les articles de Francis Python et de Fabien Python dans ce volume.
4 Toutefois une de mes collègues est devenue spécialiste de l'Océanie et conservatrice au Musée ethnographique de la ville de Genève. Une autre collègue me signala l'existence d'une collection particulière, dite collection Gachet, car elle s'occupait des formalités lors des visites ou des emprunts d'objets par des musées.
5 Voir A. Holderegger dans ce volume.

DES OBJETS RARES MAIS ENCOMBRANTS SORTENT ENFIN DE L'OMBRE ET SONT NUMÉRISÉS PAR L'ASSOCIATION PRO ETHNOGRAPHICA

On ne saurait dire que l'ethnographie et les collections d'objets ethnographiques ont alimenté le débat culturel à Fribourg depuis le début du vingtième siècle. Tout au plus s'est-on posé la question de savoir quoi faire de ces objets encombrants, hérités directement ou indirectement de divers collectionneurs et donateurs. C'est ce que confirme l'étude de Fabien Python (voir p. 58). Les collections ethnographiques sont baladées d'un musée à l'autre et finalement confiées au Père Wilhelm Schmidt (1868-1954), le premier ethnologue à enseigner à l'Université de Fribourg. Ancien directeur du Musée missionnaire ethnologique du Vatican, le P. Schmidt se voit offrir en 1942 une Chaire à l'Université de Fribourg à la demande de Pie XI qui avait recueilli Schmidt à Rome, mis aux arrêts domiciliaires en 1939 par la Gestapo à Mödling, près de Vienne, où il repose. C'est Mgr Besson, évêque du Diocèse, et Joseph Piller, directeur de l'Instruction publique à ce moment, qui furent ses parrains.

Que l'ethnographie demeure ignorée encore aujourd'hui, c'est aussi notre conclusion, après plus de cinq ans d'activité. En 2014, l'Université nous confiait les collections par le truchement d'une convention. Nous, c'est-à-dire l'Association Pro Ethnographica que nous avons créée pour l'occasion avec l'aide d'un ancien étudiant et de quelques bénévoles, dont le but est précisément de faire sortir ces collections ethnographiques de l'oubli. Le premier défi fut de trouver un lieu pour entreposer ces objets dont nous ne savions même pas le nombre exact, deux ou trois mille, car une condition de la cession des collections était de débarrasser les lieux au plus vite! Grâce à l'appui d'un Conseiller d'Etat bienveillant et à la bonne volonté du Préfet de la Gruyère et de l'administration des bâtiments, nous sommes parvenus à caser jusqu' à présent les objets dans les prisons du château de Bulle qui n'avaient jamais servi et se prêtent parfaitement à cet usage. Mais nous allons hélas devoir les quitter incessamment.

La collection Gachet constitue la perle de nos collections missionnaires. Aidez-nous à la conserver et à la restaurer en faisant un don à Pro Ethnographica
Banque Cantonale de Fribourg, Pro Ethnographica
IBAN CH14 0076 8300 1332 4250 3

1. Fer de lance en cuivre patiné. Collection Pro Ethnographica, Fribourg.

2. Maquette d'un canoë de la tribu des Monominees. Collection Pro Ethnographica.

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

1

Capucins de Fribourg | Francesco Ragusa

2

Capucins de Fribourg

Capucins de Fribourg | Pro Fribourg

« Cinq ans en Amérique. Journal d'un missionnaire, 1857-1862. Le joyau de la collection Pro ethnographica.

MERCI

Soutiens

Ce livre a été publié avec le soutien de

La Loterie Romande
Le Conseil de l'Université de Fribourg
Le Rectorat de l'Université de Fribourg
La Province suisse des Capucins

Nous remercions

La Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

www.pro-fribourg.ch

ISSN: 0256-1476 | Fr. 25.-